

CINÉ MAGAZINE

31 MAI 1934

1 fr 50

TOUS LES JEUDIS



Mae West

dont nous publions les mémoires
dans ce numéro

LES POTINS DE LA SEMAINE

SANS BLAGUE (Copyright Grock)

Coucou le revoilà ! Qui ? Mais notre ineffable touche-à-tout national : Paul Reboux soi-même ! Je vous assure que la lecture de ses critiques (sic) « ça vaut le croqueton », comme dirait notre meilleur ami et illustre journaliste (pas sic), Marcel Camé.

Parlant d'Autour d'une Enquête, notre homme laisse tomber avec assurance, l'air d'un parfait connaisseur : j'avais vu jadis ce film en muet...

Non, sans blague ! En muet ? Voyez-vous ce petit fûté qui va voir les films parlants avec du coton dans les oreilles...

Maryse Choisy, elle aussi, semble vouloir marcher sur les brisées de l'illustre auteur du Manuel du Parfait savoir-vivre. Aussi parle-t-elle un peu de tout, comme ça, sans savoir, avec ingénuité. Rend-elle compte du Grand jeu ? Elle énonce froidement : « chaque metteur en scène qui commence fait un film qui se passe dans les milieux de la Légion Etrangère... »

Feyder un débutant !... Dis Mimi, tu t'rends compte...
A l'école, Maryse, à l'école !

DRAME D'ÉPOQUE

Cette fois, ça y est, et la nouvelle est officielle. Cécile Sorel va faire ses débuts au cinéma (comme elle dit). Dans quel film, d'un modernisme attirant : Je vous le donne en mille : dans La Tour de Nesles. C'est comme nous avons l'honneur de vous le dire.

Cela nous reporte, évidemment, pas mal de siècles en arrière. Néanmoins (pour Cécile, ce serait plutôt nez en plus) qu'on songe, un instant seulement avec quel émoi, celle dont le général Foch a pu dire qu'elle était « la plus grande des Françaises » va ainsi revivre pour nous quelques années de sa turbulente adolescence...

PROJETS... PROJETS

On sait que l'année cinématographique part du 1^{er} juillet pour se terminer le 30 juin. On se préoccupe donc déjà en haut lieu de savoir quelle méthode de protection on va accorder au film français pour la saison 1934-35.

Les différents modes de contingentements ayant jusqu'ici fait faillite, certains préconisent une taxe à l'importation ; c'est-à-dire que, pour être projeté en France, soit en version originale, soit à l'aide du doublage, tout film étranger devra verser une taxe. Celle-ci serait, dit-on, de l'ordre de 200.000 francs.

A l'énoncé d'une telle somme, les firmes américaines ont poussé les hauts cris. Mais la vérité, c'est que le cinéma français est à bout de souffle et qu'il joue, avec cette taxe, la dernière carte. Comme disait un producteur de chez

nous, auquel on parlait de la résistance des Américains :

— Nous leur avons fait connaître. La Fayette, veulent-ils donc nous faire connaître la faillite ? ?

..

Pour être totalement impartial, disons que ce projet de perception a plus d'un adversaire. Ceux-ci craignent, avec juste raison, que les films qui nous parviendraient alors, soient les seuls jugés « commerciaux » par leurs éditeurs. On sait ce qu'il faut entendre par là.

Et puis, est-ce trop demander à nos producteurs que d'être logiques avec eux-mêmes ? Dans le même temps où ils réclament une taxe de 200.000 francs pour la libre circulation en France d'un film étranger, ils projettent, ni plus ni moins d'ouvrir à New-York une maison de doublage pour nos propres films.

Cinq millions seraient, paraît-il, nécessaires pour l'ouverture de cette agence d'exploitation et les divers ministères : Beaux-Arts, Commerce et Affaires étrangères, pressentis...

Oui, mais voilà : quels films doublerait-on : s'il s'agit du Tampon du Capiston, de Plein aux as ou du Roi du Camembert, nous avons bien peur que le prestige de la France, dans le monde, puisse telle est la phrase mise en avant, ne s'en trouve pas rehaussé, bien au contraire !

ERREUR SUR LA PERSONNE

Ce jeune premier passe auprès de ses petits camarades, pour n'être pas tout à fait dénué de prétenion. Il est certain que depuis le jour où il vendit 70 francs une de ses cravates à un pauvre bougre de machiniste, les potins sur son compte ne manquent pas...

Celui-ci, que nous appelons, si vous le voulez bien, Dupont, adore se promener dans Paris au volant de sa torpédo, l'œil rêveur, et l'air négligent du monsieur qui se soucie peu des commodités luxueuses de l'existence...

En réalité, il exulte, quand il s'aperçoit qu'un passant ou une passante l'a reconnu, et plus encore, quand c'est un agent de la circulation...

L'autre jour, il arrive à un barrage et s'arrête. Mais le gardien de la paix l'ayant aperçu, aimablement, lui fait signe de passer. Déjà, Dupont s'épanouit. Quand l'agent ajoute, toujours aussi aimable :

— Passez, monsieur Durand !

OPPORTUNITÉ

Un metteur en scène avait formé le projet de porter à l'écran Les Temps difficiles, la pièce remarquable mais « dure » d'Edouard Bourdet. Il travaillait déjà au découpage du film lorsque, sur ces entrefaites, il apprit que la censure

venait d'interdire La Banque Némé.

— Bah ! se dit-il, il s'agit évidemment, d'une question d'opportunité. On a eu peur que le public mette des noms sur les visages des ministres tarés, peints par Louis Verneuil.

Et il se remit à l'ouvrage. Quelques jours passèrent... C'est alors que les journaux relatèrent avec force détails, avant un brusque silence, l'horrible affaire Henriot, dont la genèse offre un rapprochement saisissant avec la pièce d'Edouard Bourdet.

Pour le réalisateur, ce fut un coup de masse. Aussi, depuis, le voit-on errer de groupe en groupe.

— Croyez-vous, implore-t-il quelques amis, que si je tournais Les Temps difficiles, ON oserait interdire mon film ?... Dites, le croyez-vous ? ?

MONDANITÉ

Sous toute réserve. On annonce d'Hollywood que l'acteur bien connu, Georges Raft, va divorcer d'avec sa charmante femme.

La séparation des Raft, quoi ! a dit Kirsanoff après Ramuz.

LA CHARPIE

AVANT LES BŒUFS

La publicité bien comprise est tout de même une bien belle chose !

Une firme de cinéma présentait, la semaine passée, trois films ; exactement les mardi, mercredi et jeudi.

Or, le lundi de la même semaine, c'est-à-dire vingt-quatre heures avant la première présentation et trois jours avant la dernière, elle envoyait à la presse un communiqué ainsi conçu : « Le public de ces présentations a été unanime à applaudir la qualité de ces trois films, ainsi que celle du doublage, qui... »

On ne peut pas dire du chef de publicité en cause que c'est un devin qui s'ignore...

CRISES

Nous vous avons prévenu : Liliom est un beau film, c'est entendu. Il n'en revêt pas moins, par instant, un caractère assez spécial. Le fantastique qui se dégage, par exemple, de la mort du héros et de sa montée au ciel, provoque, chaque soir, dans les salles où le film de Fritz Lang est projeté... mettons des réactions diverses...

Des crises de délirium tremens, en quelque sorte.

LES FILMS DE LA SEMAINE

Albert Dubarry La « Volonté » du Mort X... député . . Edile aux champs Alice Field . . Sérénade à trois Cécile Sorel . . La Sorellerie à travers les Ages

« L'HOMME INVISIBLE »

PUBLIC ! TU AS LA PAROLE

Le comité directeur de la Chambre Syndicale Française de la Cinématographie réuni sous la présidence de M. Charles Delac qui lui fit un tableau de la situation actuelle de l'industrie cinématographique en France, tableau désespéré s'il en fut, a établi un plan destiné à être présenté (il doit l'être déjà) aux pouvoirs publics et qui doit entrer dans le cadre légal des décrets d'économie qui peuvent être signés sans débat au Parlement.

Nous ne reproduisons pas ici *in extenso* les dix paragraphes que comporte ce plan, la plupart n'intéressant que les industriels du film, mais nous estimons qu'il ne serait pas vain

DE CONSULTER LE PUBLIC

LE PUBLIC QUI PAIE

ET SEUL FAIT VIVRE

LE CINÉMATOGRAPHE

afin que dans la mesure du possible il choisisse lui-même les plats dont il fera les frais.

Or donc — et nos lecteurs se doivent de nous donner leur sentiment sur les deux projets énoncés ci-dessous — le plan établi par le comité directeur de la Chambre Syndicale propose :

1° Mesure préliminaire d'urgence :

Interdiction de toute importation de films étrangers pendant trois mois, à dater de la mise en vigueur du présent plan.

2° Obligation pour les distributeurs :

Obligation pour les distributeurs, d'une part, et les directeurs de salles, d'autre part, de louer et de projeter un pourcentage de films français progressif d'année en année pendant une période de cinq ans, exception faite pour les actualités, les films de publicité, d'enseignement et les documentaires technologiques.

Contrôle par l'enregistrement de chaque film, par les soins d'un organisme différent de la Censure.

Sanctions sous forme d'amendes, et éventuellement de peines corporelles.

Pour le calcul du quota, aucune différence ne sera faite entre les films doublés et les films en version originale étrangère.

Il ne nous appartient pas de prendre parti dans les graves discussions que soulèvent ces projets. Nous représentons ici, le public, nous n'en devons être et n'en serons que le reflet.

Il y a dans ces propositions du meilleur et du pire. Que chacun et vous amis lecteurs, et vous aussi directeurs-propriétaires de salles de cinéma qui recevez notre journal, en pèse les conséquences et nous donne son avis. Nos colonnes vous sont largement ouvertes,

VOUS SEULS AVEZ LE DROIT DE DÉCIDER.

Nous ne prendrons position qu'après réponse de nos lecteurs, c'est-à-dire du public, dont nous représenterons alors l'opinion.

Et nous ferons tout pour la faire respecter.

Une chose seule nous intéresse : QUE VEUT LE PUBLIC.

Qu'il nous réponde !

LA DIRECTION.

Fondateur : JEAN PASCAL

CINÉ-MAGAZINE

Directeur : ANDRÉ TINCHANT

14^e ANNÉE — HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS

Tous nos abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES : Un an, 65 fr. — Six mois : 35 fr.

ETRANGER (pays ayant adhéré à la Conv. de Stockholm) Un an, 80 fr. — Six mois, 45 fr.

— (pays n'ayant pas adhéré)..... Un an, 100 fr. — Six mois, 55 fr.

Paiement par chèque ou mandat-carte. Compte de chèques postaux : Paris 1767-95

Bureaux : 9, rue Lincoln, Paris (VIII^e). Téléphone : Balzac 24-87

Secrétaire Générale : Yvonne IBELS

Régie exclusive de la publicité : Société Européenne de la Publicité, 10, rue de la Victoire, Paris (IX^e)



Par quel don, et pourquoi, certains êtres se détachent-ils si vigoureusement parmi la foule de leurs contemporains ; pourquoi sentent-ils des sortes de points de mire, pourquoi sans avoir, parfois, des qualités plus exceptionnelles que nombre de leurs semblables, ont-ils un relief particulier, une attraction irrésistible, une sorte de magnétique pouvoir...

Pourquoi ?

Et de tels êtres se trouvent dans chaque domaine de l'activité des hommes : art, politique, vie sociale, etc.

Ainsi en est-il au cinéma. Et, parmi les grandes vedettes de l'écran, sans aucun doute nous pouvons inscrire parmi les « types » les plus accusés les noms de Greta Garbo, Marlène Dietrich, Elisabeth Bergner, Anna Sten, Katherine Hepburn...

Bien des artistes sont populaires mais celles-là ont, auprès du public, un pouvoir tout particulier...

Nous ne parlerons ni de personnalité — ce mot si souvent et si mal employé, — ni même de sex-appeal... car, si Marlène Dietrich en possède, ainsi qu'Anna Sten, « sex-appeal » convient peu à Greta Garbo et moins encore à Bergner et à Hepburn...

Il y a autre chose, un autre facteur, plus souple que ces explications excellentes sans doute, mais par trop « standard »...

Et, tout d'abord, *Greta Garbo*... Certains attribuent sa popularité au charme étrange de sa voix, mais elle était, du temps du muet, déjà aussi célèbre, aussi aimée qu'aujourd'hui.

Cependant, les événements lui furent plus d'une fois contraires... il lui fallut apprendre à parler anglais, surmonter de nombreuses difficultés, lutter, vouloir... Mais elle possède un charme un peu exotique, puissant, toutefois et fortement individuel... Un charme fait de dignité profonde, de gravité involontaire ; elle est, de la tête aux pieds, *elle-même* et, sans mesurer son effort, elle crée avec force les caractères qu'elle doit incarner : elle s'y incarne, corps et âme, elle les fait vivre : droite, grave et sincère, elle ne sait pas tricher, elle ne mesure pas le don qu'elle fait d'elle-même... elle a quelque chose de royal...

Et cette dignité profonde, cette expression du *moi* rend la Suédoise unique parmi toutes les autres... Il en est tout autrement pour *Marlène*.

Marlène joue un personnage qu'elle a su très habilement fabriquer.

Suprêmement féminine, elle semble mépriser son sexe, faire fi de la coquetterie, des parures, de la beauté et du charme, du pouvoir de la femme sur l'homme... Ainsi parvient-elle à créer une sorte de fascination d'autant, qu'à l'écran, il n'est pas de toilettes assez provocantes, de parures assez perversement féminines pour attirer dans ses rets les hommes, ses ennemis qu'elle entend soumettre...

En haut, *Anna Sten* dans le rôle de *Nana* et en bas, *Marlène Dietrich* telle que nous la verrons dans *L'Impératrice rouge*, où elle tient le rôle de la grande *Catherine*.

En haut, *Elisabeth Bergner* dans son rôle de la *Grande Catherine* et en bas, *Katharine Hepburn* dans un attitude caractéristique de sa manière de jouer.

Elisabeth Bergner, elle, dépourvue de sex-appeal comme de véritable beauté, règne par son seul talent, son intelligence exquise... Elle n'a rien à offrir suivant les règles en usage au royaume du film... mais l'expression la transfigure, la rend belle à miracle...

Rappelez-vous de certains passages de *La Grande Catherine*... Qu'importe après cela qu'*Elisabeth Bergner* ne soit pas une jolie femme... puisqu'elle est une grande artiste...

Une grande artiste, également l'étrange, l'attrante *Katherine Hepburn*... Peu connue encore parmi nous, elle deviendra vite populaire. Déjà, elle a obtenue, outre Atlantique le prix pour la meilleure création dramatique de l'année, et, si *Morning Glory* n'était pas un bon film, tout au moins y était-elle admirable.

Et *Katherine Hepburn* n'est, en aucune manière, conforme aux règles de « Pour devenir star »... sa voix n'est pas mélodieuse, elle n'est pas jolie : parfois merveilleusement belle, parfois disgracieuse et gauche... Mais elle brûle d'une énergie farouche, elle joue avec une telle pathétique sincérité, avec un tel emportement qu'elle conquiert par sa flamme une foule d'admirateurs qui ne sauront plus l'oublier...

Enfin, la dernière venue au ciel américain est cette *Anna Sten* dont nous avons pu apprécier le talent, la beauté, et le « sex-appeal » dans *Une femme qui tombe* et dans *Les frères Karamazov*. Elle nous revient dans *Nana* où elle s'affirme comme une très grande artiste, digne de prendre place parmi les étoiles de première grandeur...

Enfin, dernier point à éliminer — sauf peut-être en ce qui concerne *Marlène Dietrich* — ni chez *Garbo*, ni chez *Hepburn*, ni chez *Bergner* le metteur en scène ne peut avoir d'influence profonde : *Garbo* a eu onze metteurs en scène pour dix-sept films... *Hepburn* trois pour quatre rôles...

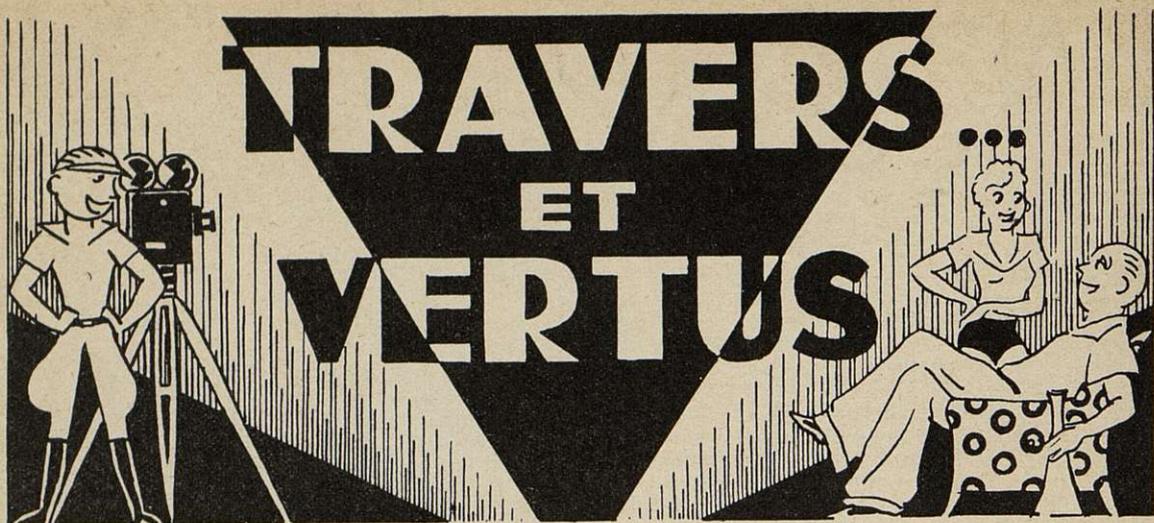
Non, il y a autre chose, autre chose que la beauté, le charme, et toutes raisons indiquées plus haut...

C'est, peut-être, que parmi tant de « variations sur un même thème » ces actrices, grandes par le talent ont aussi le rare attrait de ne pas ressembler aux autres, d'être — volontairement ou non — elles-mêmes, à part, volontairement solitaires ; elles ignorent la masse : elles sont, chacune, et profondément, personnelles...

C'est l'individu et sa force opposé à la généralisation fatigante et à la standardisation intensive... Et c'est, qu'il s'agisse de *Garbo*, ou de *Dietrich*, de *Bergner* ou de *Sten*, ou même d'*Hepburn*, (plus anglaise qu'américaine), la revanche de la Vieille Europe sur l'Amérique...

L. ESCOUBE.





On reproche bien des choses à ce pauvre cher cinéma, on dit sans cesse qu'il vient de naître, qu'il n'est qu'un nourrisson vagissant. Qu'il soit très jeune ? mais bravo ! qui s'en plaindrait. Seulement... seulement... un « art » jeune nécessite des « artisans » de son âge. Il y a une nouvelle génération contemporaine de ce cinéma. Il y a les jeunes. Les jeunes *veulent* arriver, et ils arriveront, coûte que coûte, par tous les moyens. Ont-ils tort ? Dites-moi franchement ? Qu'on facilite la réussite des jeunes, et leur frénésie de réussite se calmera, leur soif de succès restera tout bonnement de l'ambition alors qu'elle est maintenant devenue, par nécessité :

L'ARRIVISME

Quand au cours d'une interview vous demandez à un acteur pourquoi il a choisi la carrière artistique, il vous répond invariablement qu'il sentait une indomptable vocation sourdre en lui ; s'il est plus simple, il vous dira peut-être que c'est pour gagner de l'argent, mais jamais, au grand jamais il n'invoquera le motif le plus vrai qui l'a poussé dans cette voie : devenir célèbre. En effet, celui qui a horreur de la publicité, qui ne peut admettre qu'on parle de lui et qu'on se mêle de sa vie privée, celui-là n'aura jamais l'idée de travailler dans ce métier. Quand Mme Garbo se cache, c'est pour qu'on écrive qu'elle est un sphinx, quand Mme Dietrich, s'habille en homme pour être incognito, c'est afin qu'on la photographie. Celui qui ne se plie pas à cette publicité tapageuse est sûr d'être vaincu ; celui qui ne veut pas livrer sa personnalité en pâture aux journaux, doit vite changer de métier.

Croyez-moi, en fin de compte, tous ces Messieurs et Dames du Cinéma sont bien contents qu'on parle d'eux, et si parfois ils sont las d'une vie factice, ils doivent se souvenir du temps où ils enviaient la gloire de leurs aînés.

Dans ce métier, comme dans tous les autres d'ailleurs, il faut « jouer des coudes » ; les acteurs semblent s'adorer entre eux, ils se font d'éternels serments d'affection et puis, une fois le dos tourné, ils se dénigrent les uns les autres. Notez-bien que ceci ne veut pas dire qu'ils ne sont pas bons camarades, mais enfin, ils aiment toujours mieux que le rôle leur échoit plutôt qu'à leur voisin !

Chacun veut arriver, presque tous accepteront maints « sacrifices » pour obtenir le rôle qui doit les lancer. Comprenez-vous l'horrible serrement de cœur que doit éprouver la petite figurante qui croise dans le Studio une ancienne camarade devenue vedette ?

Le petit metteur en scène vit dans l'espoir conti-

nuel que son illustre collègue commette une belle gaffe qui lui donnera enfin « sa » chance.

L'assistant espère bien qu'un jour ou l'autre le metteur en scène tombera subitement malade et qu'il devra le remplacer, car, naturellement, il ne saurait envisager qu'il a moins de talent que son supérieur !

Jalousie, intrigue, racontars : tous ces jolis petits défauts ne font pas exception à la carrière cinématographique ! Pourquoi d'ailleurs en serait-il autrement ? Ce n'est pas le mur épais certes, d'un studio, qui suffit à mettre à l'abri de la malignité populaire.

L'arrivisme atteint son comble, quand deux acteurs forment, ce qu'on appelle en Amérique, un « team », ce qui correspond imparfaitement à « couple » en français. Quand deux acteurs sont indiqués en même caractères sur une affiche, quand ils ont la même popularité, quand ils touchent les mêmes appointements, c'est alors une guerre sans merci, une lutte sournoise, voilée par des sourires, un flirt ou même davantage. Ils n'auront de cesse jusqu'au jour où enfin l'un aura nettement supplanté l'autre.

C'est toujours ce même arrivisme qui est à la base des mauvais ménages d'acteurs. Quand, brusquement, l'un des deux époux devient particulièrement célèbre, voit sa popularité dépasser de cent coudées celle de son mari ou de sa femme, alors, dès ce moment, l'union est brisée, la sincérité est morte et l'épilogue aura lieu devant le tribunal des divorces. Voyons, comment était-il possible que Jean Harlow restât mariée avec Hall Rosson, cet opérateur qui n'obtiendra jamais la gloire de sa femme ? Leur union fut brève !

Souvent dans un studio, vous voyez un petit jeune homme qui semble très « affairé », qui ne paraît vraiment pas savoir « où donner de la tête ». Suivez-le quelques instants et vous constaterez avec surprise qu'il ne fait strictement rien. Mais il se montre partout, il est toujours là, qu'on ait besoin de lui ou non, et finalement un jour ou l'autre on finira bien par lui trouver un « job », à lui alors de se faire « mousser ».

Parmi les figurantes vous constaterez que ce sont toujours les mêmes qui se trouvent en premier plan, non pas qu'on les y ait placées, mais elles « s'arrangent » elles « se débrouillent » pour être « dans le champ ».

Et si, parmi ceux qui réussissent il y en a beaucoup, qui ne méritaient pas une telle aubaine, il en est d'innombrables qui avaient au moins cette qualité essentielle pour réussir : la volonté, cette volonté d'arriver qui, je crois, est un plus grand atout que le talent.

Mat STEIN

GARY COOPER

LE COW-BOY DEVENU STAR

OU

GARY COOPER est certainement un des artistes les plus cotés d'Hollywood. Sa vogue a su dépasser largement les frontières des U.S.A. et en Europe également il compte parmi les héros de l'écran les plus appréciés.

On ne peut dire de Gary Cooper que son talent est unique, il n'est point beau au sens où les spectatrices l'entendent habituellement, mais il a une personnalité assez exceptionnelle pour occuper une place à part dans la phalange des artistes mâles de Californie. Nul n'ignore plus que Cooper vivait dans le Far-West parmi les chevaux sauvages. Comment il quitta son ranch pour le studio, peut-être n'arrive-t-il pas lui-même à le bien concevoir. Cependant, sa carrière fut assez rapide, et les films succédèrent aux films en assez grand nombre. Peu connu ici par les réalisations muettes où il jouait, il vit son succès s'accroître et son prestige grandir dès les premiers films parlants.

On découvrait en France cet immense gaillard, d'une nature si attachante. On apprécia en lui ce naturel si simple, cette intransigeance un peu rude, cette tendresse inavouée, cet orgueil mâle. Il différait si bien du type standard des jeunes premiers, que ses imperfections devenaient plus séduisantes que ses qualités. Mais son succès immense auprès du public féminin, naquit très certainement de cette amertume indicible, que chaque spectatrice aimerait adoucir.

Le Américains, fils d'un pays particulièrement jeune et sain, produits magnifiques d'une culture intensive, sont tous resplendissants de la joie de vivre, rayonnants d'une insolente santé. Ils sont tout chant et tout sourire, ils séduisent et charment par cette joie candide qui émane de leur personnalité de grands enfants. Parmi eux Gary Cooper fait tâche. Il n'a point harmonisé son corps dans les eaux amollissantes de luxueuses piscines. Il ne l'a point assoupli sur les stades les mieux équipés, mais sa jeunesse fougueuse s'est mesurée à la fougue des chevaux indomptés. Il en a conservé un goût irréductible pour tout ce qui l'éloigne du monde et de la vie fabriquée. Il en a gardé une sauvagerie dont il n'est même plus conscient. Sa nature farouche est sa plus belle séduction.

Hollywood lui fut cruel. Les expériences qui glissent habituellement sur les autres le marquèrent profondément. Il porte sur son visage toutes ses souffrances comme des stigmates. Le studio dévorateur a vengé le far-west abandonné. Ses partenaires avides de plaisirs immédiats, de sensations violentes, de bonheur intense parce que peu durable, portent une lourde part de responsabilité et leurs jeux, qu'ils jugeaient sans conséquence, devaient le conduire à un profond dégoût de la vie. Clara Bow, Lupe Velez, et d'autres, n'ont pas été étrangères à ce paroxysme de désenchantement.

Après avoir tourné *La Grande Caravane* avec Lily Damita, rompu ses trop bruyantes fiançailles avec Lupe Velez, il vint demander à l'Europe un calme et un repos relatifs. Trois films successifs qui lui avaient demandé de considérables efforts, l'extravagance dangereuse de Lupe Velez, l'avaient profondément atteint. Ses expériences douloureuses comptaient pour dix années de plus sur ses larges épaules. Les studios de Joinville le virent ici, hôte cordial et simple, un peu distant sans doute, visiteur indifférent d'une zone déprimante et trop connue. Puis l'Amérique le reprit.

Sa vie, toujours aussi brillante dans le domaine du travail, semble s'être montrée plus clémente dans le domaine privé. Il s'est marié, a caché jalousement sa paix dans un ranch véritable dont il s'est rendu propriétaire. Malgré tout, Gary Cooper reste et restera marqué par Hollywood ; l'homme des vastes horizons, des prairies sans limites des gorges sauvages, des montagnes désertes, sera toujours « transplanté » dans un monde qui n'est pas le sien. Gary Cooper en smoking semble une offense à toute logique. Gary Cooper acteur de l'écran demeure une anomalie dont il a payé le prix. Pour avoir violé son destin, transgressé les lois qui étaient celles de sa vie, Gary Cooper a vu les oracles vengeurs se dresser devant lui. Nous pouvons penser, comme le dit Cocteau, qu'une cruelle vérité a rendu la vue à l'homme aveugle.

Que les spectatrices, admiratrices de leur héros aux yeux clairs me pardonnent si je souhaite pour le bonheur de Gary Cooper qu'il quitte la vie limitée et factice du studio pour la vie illimitée pour laquelle il était fait.

Ariette JAZARIN.



ma vie... par Mae West



SAVEZ-VOUS quelle est peut-être la seule personne qui ait toujours été persuadée que Mae West deviendrait une grande vedette ? eh bien, c'est tout bonnement et simplement moi-même ! Oui, tout au long de cet article vous allez penser « quelle prétentieuse cette Mae West ! quelle assurance choquante ! » Ce sera tant pis pour moi, mais j'ai la mauvaise habitude d'être franche et, de même que sur un écran je n'hésite pas une seconde à faire comprendre à un homme que je le trouve à mon goût, de même ici je n'utiliserai pas le « chiqué », la fausse modestie d'autres actrices qui tout en écrivant que leur succès est uniquement dû « à leur bien-aimé public » pensent dans le fond qu'elles ont du génie. Avec moi rien de semblable : je pense que ma réussite provient d'un don inné, indépendant de moi-même, mais qui attire les hommes pour me voir aussi bien à la scène qu'au Cinéma.

J'ai toujours aimé les garçons ! Je l'avoue sans honte. Ils m'ont plu dès mon enfance, non seulement à cause de leur force et de leur brutalité, mais aussi parce que j'adore être coquette ! Voir tous les regards masculins se braquer sur moi, me sentir suivie dans la rue, j'ai toujours trouvé cela particulièrement agréable... Je vous avoue sans rougir qu'il ne me déplaisait pas du tout, alors, d'embrasser les petits garçons, et sans vergogne je faisais les avances quand le boy était trop timide...

Je suis née le... Well ! Je ne vous le dirai pas ! Qu'est-ce que ça peut bien vous faire d'ailleurs ? Vous avez pu vous rendre compte par vous-même que je n'ai pas l'allure d'une jeune fille, Dieu merci ! mais que non plus je ne ressemble en rien à une femme âgée !! Je suis ce que vous appelez : « dans la force de l'âge ». Et je possède toute l'expérience nécessaire aux rôles que je joue... vous m'avez comprise, hein ?...

Ma mère était Française, le saviez-vous ? Quant à mon père, il avait acquis une belle réputation de lutteur au moment où je naquis. Je suis persuadée que vous vous moquez complètement des études que je fis, pas très poussées d'ailleurs !! Et puis, vraiment, écouter sagement les leçons de professeurs austères, cela n'était guère dans le tempérament de la petite fille exubérante que j'étais ! Il y avait bien un instituteur que j'aimais mieux que les autres et souvent je restais avec lui après la classe pour bavarder un brin. J'en profitais pour faire du charme, car j'avais atteint l'âge respectable de onze ans !! Ma précocité effrayait mon père, mais ma si chère maman fut la première à me « découvrir », à me « comprendre » et souvent elle répétait à Dady : « Laisse-là donc faire ! Mae n'est pas comme les autres petites filles ».

J'avais une manie : j'adorais imiter tout le monde, et souvent ma mère me surprit à singer telle ou telle de ses amies : il paraît que l'effet était assez cocasse, et c'est ainsi qu'elle pensa que je devais devenir actrice. Elle me conduisait très souvent au théâtre et je crois inutile de vous dire que ce genre de distraction me plaisait beaucoup plus que les leçons d'arithmétique ou de géographie. C'est ainsi que j'applaudis Bert Williams, Eddie Foy, Eva Tanguay, George M. Cohan, grands noms d'alors.

J'ai oublié de vous dire que j'avais commencé à me produire en public à l'âge de cinq ans dans des matinées religieuses... hum ! hum ! j'ai un peu évolué depuis...

Je n'avais que huit ans, quand au cours d'une soirée où je faisais une imitation de Bert Williams et Eddy Foy pour la somme de dix dollars, le propriétaire de l'endroit nommé Clarendon, me remarqua. Hein ? Quand je vous disais que j'étais précoce !! Il en parla à mon père et je devins membre de cette société de spectacle. Je fus le prince dans *Richard III*, Eve dans *La Case de l'Oncle Tom*, le *Petit Lord Fauntleroy*, et bien d'autres. Entre temps, mon père me donna des leçons de gymnastique et d'acrobatie, j'appris le chant, la danse, le piano.

A onze ans, il me fallut interrompre ma jeune carrière pour quelques temps, car je n'étais plus assez gosse pour représenter les petites filles et pas encore assez femme non plus. Mais, ne vous en faites pas : ça ne tarda pas à venir !... Je sentais déjà « soudre » en moi une « personnalité ». Je devins de plus en plus coquette... A quinze ans, je me considérais comme une femme, et chacun en faisait de même à mon égard...

(A suivre).

LES gens de gauche eurent leur Dubarry... Ne tenons pas rigueur à ceux de la droite d'avoir exhibé leur Maintenon. Mais nous ne sommes plus aux grands siècles, et les plus adulées des favorites connaissent les rigueurs des tempêtes politiques. Telle grande sociétaire de la Comédie Française, victime du cartel des gauches, tomba avec le ministre Tardieu.

Mary Marquet décide avec opiniâtreté de trouver au cinéma une place de choix.

Mary Marquet a vraiment du talent ; elle possède, en outre un don inestimable, celui d'obtenir tout ce qu'elle désire. *Sapho*, plus d'une fois, fut sur le point de hanter le studio ; mille contingences s'y opposaient ; puis *Sapho* naquit et Mary Marquet, du jour au lendemain vit son nom en lettres lumineuses à la façade des cinémas.

**

Mary Marquet a déclenché le mouvement.

Ainsi Cécile Sorel...

On passe tout à Cécile, même le pire...

A tout prendre, on lui aurait aussi passé le mieux !

L'an passé, Cécile abandonne la Comédie... Ce fut une bien belle cérémonie...

Sorel s'épanouit sur les planches, fort empanachée comme à l'ordinaire ; seul son illustre comte de mari fut magnifique : il lampa en scène trois carafons de bon vin qui aurait saoulé M. Nicolas lui-même.

Cécile disait au revoir au théâtre sérieux (selon elle...). Peu après, dans un doux bruissement de taffetas, elle abordait le music-hall.

Elle tenait sa vengeance... Car, avant son départ, quelques-unes de ses bonnes amies du Français, dont Mary Marquet, attirée plus spécialement par le rôle de... *Sapho* (!), lui avaient adressé une lettre qui débutait ainsi :

— Madame la doyenne...

— Eh ! Eh ! répliqua Cécile, on peut être née en 1872 et danser avec les boys les plus séduisants ! Elle dansa... et danse encore !

Après ses adieux au théâtre, attendons-nous à son départ du music-hall...

Et à sa rentrée à l'écran.

La Tour de Nesles marquera ses débuts. On remarquera qu'elle a choisi une pièce d'époque. De la sienne ! ?

**

Et voici Sacha, celui à qui Sarah Bernhardt dédiait ainsi son image : *A mon adorable petit Sacha*.

Sacha Guitry, mauvais élève, vieil auteur à vingt ans, fils de son père au demeurant et fantaisiste acteur, collectionneur acharné, avait oublié le cinéma... Il y vient aujourd'hui pour y incarner un rôle écrit pour Lucien par Sacha. *Pasteur* revivra à l'écran.

Une hirondelle, dites-vous, ne fait pas le printemps... C'est pourquoi, sans doute, la souriante Yvonne, de la même saison, dont la vie, si longtemps, fut parallèle au succès de Sacha, va, de son côté, se couvrir à l'écran, des charmes de la *Dame aux Camélias*.

Sacha, Yvonne... au cinéma ! En France, voyez-vous, tout finit par des films !

**

On a prétendu que Jo les Cheveux Blancs était le fils de Mistinguett, mais Jo les Cheveux Blancs est pourtant bien jeune...

Miss, comme Sorel, est la providence des chansonniers ; cette secotine des planches a le métier dans le sang ; dans les jambes surtout, qu'elle a fort belles et qu'elle gaine de soie brillante.

Le music-hall, sans la Miss, paraît manquer de quelque chose. Un jour, on la remplaça par la charmante Florelle. Ce fut une bien douce rigolade...

Que donnera-t-elle à l'écran ? Sans doute fut-elle au bon vieux temps du muet, une Eponine bien campée dans une des multiples versions des *Misérables*. Mais aujourd'hui ? Elle faillit bien être de la distribution de *La Belle de Nuit*... La chance l'a préservée de passer en simple police et de cette mise en carte, qui fut aussi une mise en boîte.

**

Cécile Sorel, Mistinguett, Mary Marquet, Sacha Guitry... Voronoff opère ! Le cinéma se rajeunit !

Leur venue à l'écran est le triomphe de l'abbé Soury !

PATATRAC.



dans l'eau
de
Jouvence



CINÉ-MAGAZINE DANS LES STUDIOS

LA CRISE EST FINIE.

La Crise est finie... Si nous en croyons le titre du film que tourne actuellement Rober Siodmak au studio de Saint-Maurice. L'habile metteur en scène de *Tumultes de Quick*, de *Autour d'une enquête*, s'est entouré d'éléments de premier ordre; d'abord, son scénario est de Léopold Marchand, la musique de Vaxman, les décors de Renoux; les dialogues de Constant, qui est en même temps assistant, avec Mlle Tchark; le chef opérateur: Schuftan. Enfin, la distribution comprend les noms d'Albert Préjean, Carpentier, Jeanne Loury, Danièle Darrieux, Régine Bary, Pitouto, Suzanne Dehelly, Lestelly, Velsa, Milly Mathis, Escoffier.

L'histoire est fort amusante: une pauvre troupe de comédiens ambulants, attirée par l'espoir d'un engagement, se présente dans un petit théâtre parisien. Hélas! L'établissement est fermé; mais le jeune premier de la troupe ayant plu fortement à la concierge du théâtre, cette brave dame consent à laisser toute la troupe loger dans la maison. Les associés, ne doutant de rien, veulent monter une revue à grand spectacle, bien qu'ils n'aient pas le sou. Il s'agit de se débrouiller: l'ingénue promet des joies coupables à un vieux monsieur, et, pendant qu'il passe son pyjama, elle chipe toutes les ampoules électriques de l'appartement; l'habilleur, le minuscule Pitouto, quand il n'habille pas la vedette, l'énorme Régine Bary, décore la salle; et pour cela, il n'hésite pas à aller voler les clous d'un passage clouté, etc. Il y a comme cela, une succession de gags qui mettront certainement



Un joli premier plan d'Alice Field dans *La Cinquième Empreinte*, film en cours de montage et que la Fox-Film doit prochainement nous présenter.

le public en joie. Quant à Préjean, le pianiste, son rôle n'est pas de tout repos car ses attributions sont également multiples. A la fin, il chantera un air « imagé » assez original et fantaisiste, paraît-il.

Cette semaine, on tournait les scènes dans le théâtre miteux que la troupe s'efforce de remettre à neuf, à force d'ingéniosité. Disons tout de suite que le succès couronne de si méritoires efforts et que la revue connaît une vogue inespérée. *La Crise est finie...*

FAMILLE NOMBREUSE

Les quatre grands plateaux du studio Gaumont sont occupés par les décors du nouveau film d'André Hugon: *Famille Nombreuse*, dont Georges Milton est la vedette. Le scénario est de Paul Fékété, l'habituel « découpeur » des films de Milton.

Ce pauvre homme (c'est de Milton qu'il est question) a six enfants: deux filles et quatre garçons, dont l'un est un précoce accordéoniste. Il va faire une période de réserve, comme simple soldat, et espère bien que tout se passera dans le calme, car il a horreur des histoires; mais le hasard a voulu qu'il ressemblât de façon frappante à son commandant, lequel habite un fort joli château. Folenfant (Milton) se trouve amené par les circonstances à se faire passer pour son supérieur.

Les premiers décors représentent une salle de garde à la caserne; puis, les salons et galeries du château, où l'on pourra admirer au passage une imitation en tapisserie d'un chef-d'œuvre d'Horace Vernet. Il y a aussi, dans cet immense décor, un miroir d'une dimension inusitée, une grande cheminée sculptée et des bibelots précieux authentiques. Milton, avec ses six gosses, anime tout cela de sa verve populaire, sans se laisser « épater » par le milieu.

Ce sera un film très vivant, comme tous ceux de Milton, dont la faveur n'est pas près de décroître dans les salles de quartier.

Henriette JANNE.

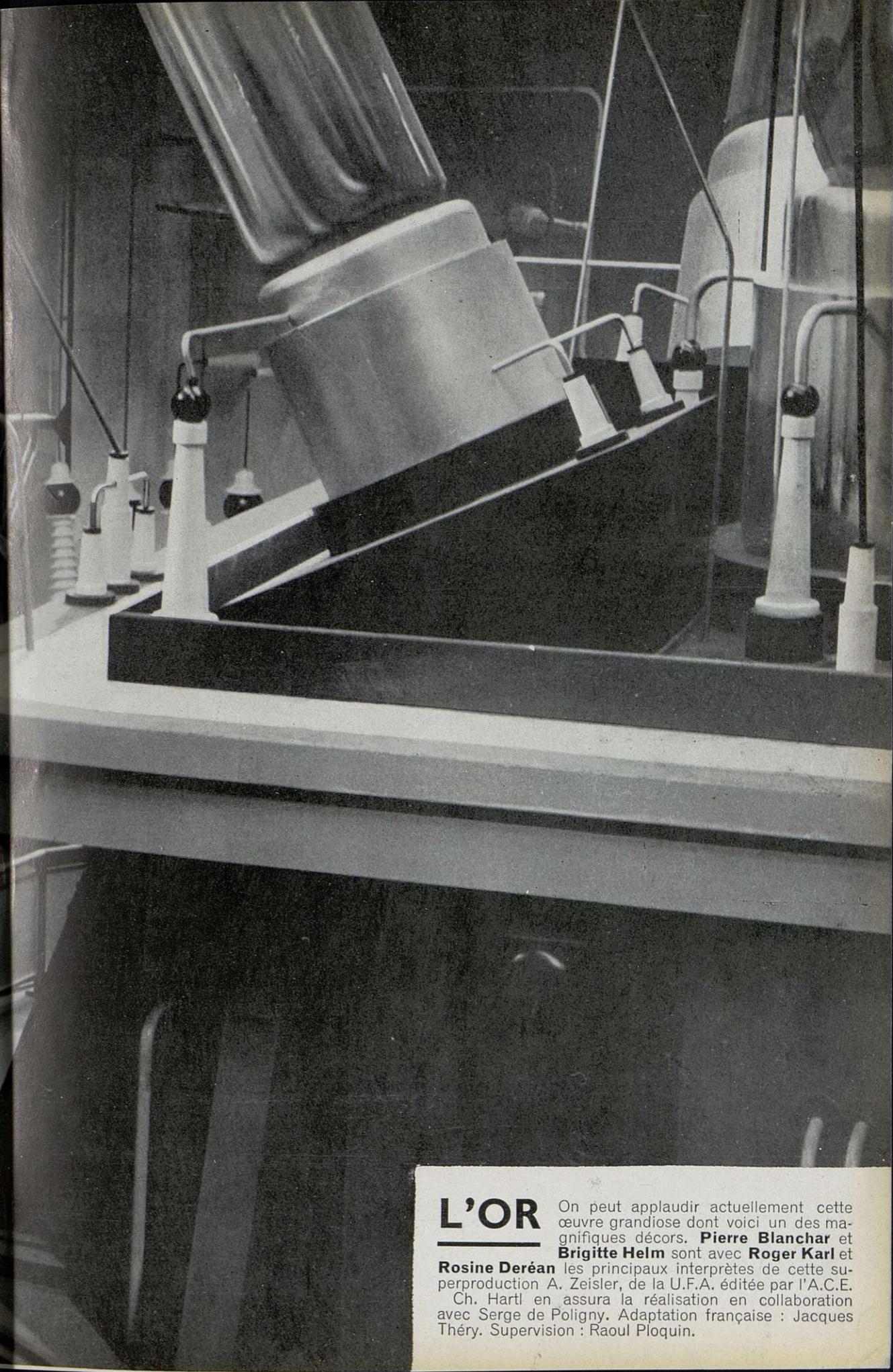


A droite: Jeanne Bötzel dans une scène de *Remous* que réalise actuellement Edmond T. Gréville.



BRIGITTE HELM

Allure, autorité, élégance, beauté, sensibilité... Quelques-unes des brillantes qualités de **Brigitte Helm** dans *l'Or*, où elle paraît en ce moment.



L'OR On peut applaudir actuellement cette œuvre grandiose dont voici un des magnifiques décors. **Pierre Blanchar** et **Brigitte Helm** sont avec **Roger Karl** et **Rosine Deréan** les principaux interprètes de cette superproduction A. Zeisler, de la U.F.A. éditée par l'A.C.E. Ch. Hartl en assura la réalisation en collaboration avec Serge de Poligny. Adaptation française : Jacques Théry. Supervision : Raoul Ploquin.

LE CINÉMA D'AMATEURS

à bâtons rompus

B IEN que divers essais fort intéressants aient été tentés dans la réalisation de scénarios, il semble cependant que la vraie formule du cinéma d'amateurs est le reportage. La maniabilité des petits appareils, la possibilité qu'on a de les faufiler un peu partout, sans qu'on s'en aperçoive sont les deux plus importants facteurs de réussite. Il y a matière à reportage partout, dans la vie qui vous environne, dans les foules que vous cotoyez chaque jour, dans la rue. Prenez le plus possible de scènes sur le vif et émaillez-les de gros plans ou de plans rapprochés qui seuls accrocheront l'attention et donneront une signification aux détails, éléments sans lequel il n'est point de bons films.

De deux choses, l'une, où vous faites un film de famille retraçant les épisodes agréables de vos vacances, ou vous voulez faire une bande pouvant intéresser un public. Dans ce cas, soyez sans pitié et éliminez rigoureusement toutes les scènes qui n'ont qu'un intérêt personnel de souvenirs. Songez à ceux qui n'étaient pas avec vous, qui regardent votre film et cherchez le moyen de les intéresser, non par une présentation banale, mais avec originalité. Si vous partez en croisière, ne vous croyez pas obligés de donner la relation filmée complète de votre voyage. Faites un raccourci de votre itinéraire et efforcez-vous de le rendre compréhensible et agréable.

Quand vos bobines de films reviennent du développement, ne les déroulez pas à la main et ne laissez pas tomber le film par terre. Prenez patience, montez le film sur une bobine et passez-le en projection. Ce n'est pas plus difficile et vous éviterez à votre bande, le contact fâcheux de la poussière qui vous amène rayures, taches, etc... Votre pellicule est « sensible »... ne l'oubliez pas...

Ne prenez pas de vues n'importe comment, sans recherche. Au contraire, composez vos photographies, recherchez l'angle sous lequel le sujet vous apparaîtra le mieux. Veillez bien à l'ouverture de votre diaphragme qui seule vous donne en cinéma votre temps de pose, puisque la vitesse de déroulement est constante à 16 images-seconde environ et que cela correspond au 1/32.

LE THÉÂTRE

B IEN que la saison théâtrale se passe, en somme, sans beaucoup d'accrocs, voici qu'on la surcharge de reprises : à l'Odéon, *Le Bossu* ; au Gymnase, *L'Assaut* ; aux Variétés, *Mondouble et ma moitié* ; cependant que la Comédie-Française accueille *Asile de nuit*.

On ne nous en voudra point de ne pas nous attacher à découvrir de nouveaux attraits à ces œuvres consacrées par l'usage et dont la carrière renouvelée montre assez qu'elles possèdent une force durable.

Admirons toutefois au passage comme la scène facilite le succès d'une intrigue où se trouvent opposés deux jumeaux, pour ce qu'elle contraint l'auteur à recourir à des artifices de la plus élémentaire arithmétique : *Mon double et ma moitié*, Sacha Guitry excelle à rendre le jeu alerte et à escamoter un des deux sosies quand l'autre survient.

On imagine sans peine que la poétique de l'écran, le procédé des surimpressions et le truquage des présences apparemment simultanées fourniraient au problème des solutions beaucoup plus simples et encore plus élégantes, mais moins subtiles, privées de ces feintes adroites auxquelles se mesure

l'imagination personnelle de l'auteur de *Chez les Zoques* et qui contribuent à rendre le spectacle de sa comédie si divertissant.

Le joli monde, de M. Alfred Savoir, n'est pas une reprise mais bien une nouveauté, on voudrait dire une pièce originale, mais il semble impossible de s'exprimer ainsi, car l'auteur de *La Couturière de Lunéville*, qui nous avait habitués à d'autres plaisirs a eu l'idée fâcheuse de porter à la scène certaine histoire scandaleuse dont il est actuellement question chez nous.

Rien n'y manque, ni le député ni le juge, ni le général. A peine sont-ils travestis, car il faut par dessus-tout qu'on les reconnaisse. Quant à l'escroc, il règne en maître, domine l'intrigue, tranche, dispose, ordonne, se gausse et manque d'allure.

Son manque d'autorité surprend. Il n'a pas le ton imposant, ni persuasif. M. Savoir n'a pas su le lui donner. Son bonhomme est ennuyeux et balourd. Le modèle devait avoir de plus sérieux talents.

Cette décalcomanie partielle, laisse une part à l'invention.

Une histoire de mariage s'ajoute à tout ce que « l'affaire » a fourni. La fille de l'escroc et le fils du

de seconde par image. N'omettez pas de calculer le plus rigoureusement possible la distance qui sépare votre appareil du sujet et mettez le chiffre trouvé sur la bague des distances de votre objectif. Sinon vous aurez des films ou trop clairs ou trop foncés ou flous, ce qui n'est guère mieux. Rappelez-vous qu'avant d'être un bon cinéaste, il faut d'abord avoir été un bon photographe...

Si vous voulez entreprendre la réalisation d'un scénario, c'est-à-dire d'une intrigue, souvenez-vous que dans ce domaine, aucune improvisation n'est possible. Il faut au contraire minutieusement préparer vos prises de vues, scène par scène. C'est ce qu'on appelle le **découpage**. Une fois que tout aura été prévu, que les répétitions indispensables auront été faites, vous pourrez « tourner » la scène. Ce n'est que bien plus tard, au **montage**, que vous choisirez les meilleurs passages et que vous les placerez dans l'ordre dans lequel ils doivent être projetés. De toute façon, ne partez jamais pour faire un film, avec seulement une « idée en tête », du film en poche et votre camera en bandoulière. Vous vous exposeriez ainsi à une déception facilement évitable avec une préparation soignée.

N'abusez pas de plans de pieds ou de jambes ; l'effet est vraiment trop facile et a été vu maintes et maintes fois ; de même, évitez le plus possible que vos interprètes n'allument l'inévitable cigarette pour se donner une contenance. Il n'y a pas à ma connaissance de film d'amateurs sans cette petite scène devenue ridicule par suite de son trop fréquent emploi. Cherchez autre chose. De même pour les baisers en gros plan.

Surtout ne jouez pas au professionnel, dans la présentation de vos films, dans leur genre, dans leur facture ; faites autre chose, recherchez du côté de ce qui n'a pas été fait et ingéniez-vous à trouver du nouveau ; c'est seulement à ce moment là que vous aurez fait œuvre utile...

Pierre BOYER.

RICHARD ARLEN

Sans contredit un des plus sympathiques jeunes premiers de l'écran américain, dont nous eûmes l'occasion d'apprécier le charme et la simplicité lors de son passage à Paris, où l'accompagnaient sa femme et son jeune bébé.

QUAND LE MILIEU CINÉMATOGRAPHIQUE SE MÊLE AU "MITAN" TOUT-COURT

Voulez vous qu'j'vous dise, commença l'homme qui, sans mot dire, s'était détaché de ses compagnons pour venir à notre rencontre, vous m'faites rouler !...

Une brusque averse et peut-être aussi un goût-amer-d'aventure-de-trois-heures-du-matin, nous avaient refoulés, un ami et moi, dans ce petit bistrot somnolent du faubourg Saint-Denis, situé à deux pas de ce qui fut autrefois la noire, lugubre et délabrée prison de Saint-Lazare.

Une heure passa. La pluie qui venait frapper avec rage les pavés roses de la chaussée rigoureusement déserte, ne cessait toujours pas. Mais, dans le réduit violemment éclairé, insouciant d'elle, un groupe de mauvais garçons poursuivait avec acharnement une belotte commencée à l'heure du dîner, par laquelle ils essayaient de prolonger normalement leur nuit jusqu'aux premières mauves de l'aube...

— Oui... d'puis une plombe, continua notre interlocuteur, j'vous écoute dégoiser sur le « milieu »... en bourgeois peinards... en p'tits journalos bien fringués avec des coltards hichlifés... mais d'abord... le mitan... savez-vous c'que c'est?... C'est marrant

« J'connais qu'la Misère » (Air connu) (Annabella dans Un Soir de Raffle).



Jean Gabin est certainement l'acteur qui, en France, a le mieux campé des types d'hommes du milieu. Le document ci-dessus nous le montre dans Cœur de Lilas.

tout d'même qu'vous puissiez pas vendre vot' salade correctement...

« Et puis... charriez pas... Tout costaud qu'il est « vot' » ciné... Il est parfois bien content d'les trouver les mecs du mitan... d'inspirer vos scénarisses comme vous dites...

J'esquisse un geste de protestation.

— Permettez...

— De rien... Croyez-vous que d'viv' subito en confort, ça vous rend tabou ?... Vous parlez alors de p'tits jésus...

...Bien sûr, j'dis pas qu'dans l'ciné vous avez tous fait du stère à Maroni... Mais enfin, hein... entre nous... y en a bien qu'ont dû fourguer de la nasaline ou travailler du bec de cane... un peu par-ci, par-là... en passant... Eh ! tenez, qu'est-ce que vous dites de qui qu'est encotre tôle — Oh ! d'une boîte chic, bien sûr, pas à la Villetouse — et qui marne dans une chouette salle d'exclusivité...

Il s'assied sans façon à côté de nous.

— Vous payez quelque chose ?

Et sur un signe, sans nous consulter :

— Patron, ce sera une tournée de « bouché ».

Il reprend :

— Et puis... hein... franchement... sans charres... l'avez-vous assez chiqué le mitan... en veux-tu, et voilà... et des bouges par-ci... et des coupes-gorge par là... que nous-mêmes, ma parole, on en avait des fois froid à la dossierle...

« ...J'parle pas, bien entendu des cœurs percés d'une flèche, où c'est qu'y a écrit : *Julot à Nénette pour la vie*... ni de la poule qui renifle sa goulante, pour un oui, ou pour un non... ni des duels « à la loyale » entre des mecs à rouflaquettes grandes comme un cerge et à pantalon à pont... C'est excusable... C'est de la décoration...

« Au fond, tout ça, c'est de la marmelade... Le plus marrant, c'est encore les trucs qui rappliquent d'Hollywaude... ou un nom dans ce genre-là... Alors, ça, c'est du nanan... à s'en lécher les babouines...

« Çui qu'a pas vu ça a rien vu... les mistonnes de



Une autre scène de Cœur de Lilas, où l'on reconnaît, au premier plan, à gauche, la cigarette aux lèvres, la regrettée Marcelle Romée, dont ce fut certainement la meilleure création cinématographique.

seize berges qui font du rididine à des arnaqueurs à gapettes à carreliches, tatoués au brou de noix du cerceau aux pingots... Aussi vous parlez d'une bosse de rigolade le samedi soir au *Ciné-Palace*... A la fin surtout, quand c'est qu'le tombeur fait du plat à la menesse emperlousée, la Mélie est déchainée.

— Eh ! mangeur de blanc qu'elle crie au jeunot aux chasses charbonneux, la casse pas !

— Mais je croyais... enfin j'avais lu dans des communiqués adressés à la presse, repris-je « qu'afin de créer une atmosphère réaliste, d'une authenticité indiscutable » on faisait parfois appel au concours...

— Ah ! oui... parlons... T'nez moi, qui vous cause... y a un an, Toto-le-Fripé, un frangemuche, me file rancart dans un burlingue avec un mironton, à la recherche de frimands pour un film... Moi, c'frère-là, autant vous lacter tout d'suite que j'pouvais pas l'encaisser... Autant j'aime le mec régule, même bien coté, avec bitos, pignouse et tout, autant j'peux pas blairer l'ancien louchebem qui joue au durillon, se croit obligé de glavioter à quinze pas pour la galerie et cherche à faire l'arcandier avec secolle.

« Bref, l'caïd m'dégoise un boniment, des gravosses qu'y m'promet... j'pense, débloque toujours... Enfin, y finit par me déballer son paquet : y lui faut cent mecs marles le lendemain pour Billancourt. C'est pour tourner un film sur une prison, qu'y m'jette recta : pour faire nature, y cherche des types qu'ont gerbé aux trav' ou à la grande maison.

« Top là, j'y réponds. Alors, le faisan cherche à m'avoir au tournant... A fallu jacter deux plombs pour l'oseille. Enfin, on s'est mis d'accord : six bougies aux potes, deux thunes par tête à mézigue. L'coup était régule.

« Mais le lendemain ça été une aut'chanson. L'vioc qui tournait le film, il était jamais content. A fallu jouer du bigophone, pis s'cogner. « Plus fort, messieurs, qu'y g... avec une drôle de petite voix pointue qui m'a fait z'yeuter tout de suite qu'y devait travailler du vase...

« Et nous qu'on croyait pas en f... une giclée !

« Et puis, quand on a eu bien cogné... à preuve que le nez de Charles-le-Chaue a pissé le raisiné, le vioc a radiné vers nous. Mais s'il croyait faire un peu de frotti-frota, on lui a montré qu'il s'était mis l'doigt dans l'carreau jusqu'au fignedoc !

« C'est même à ce moment que l'type à l'appareil a radiné lui aussi bicause : il avait oublié de refilet de la pellicule dans le zinc... alors fallait remettre ça ! J'ai cru que l'singe allait lui mettre son pied dans le derche !

— Balmuche, c'est pas tout ça, qu'on a répondu, les potes et moi. Le blé et on les met... et en quatrième.

On a fait comme on a dit, pendant que l'frère y allait de sa chansonnette.

— Mais vous allez donc m'abandonner comme une fille-mère ? qu'y chialait.

L'homme s'arrêta un instant.

— Sans charres, conclut-il, vous direz c'que vous voudrez... y a qu'au cinéma qu'on voit ça... un type qui astiquote du derjo qui fait un film sur le mitan. Y a pas à chiquer, ça vaut le croqueton !

Marcel CARNÉ.

Voici le milieu tel que le voient les Américains. Maurice Chevalier est heureusement là pour y mettre quelque couleur locale avec sa Chanson de Paris.



SUR LE FRONT D'HOLLYWOOD

Histoire de famille. — Loretta Young fit ses débuts à l'écran il y a une demi-douzaine d'années, grâce à sa ressemblance avec sa sœur Polly Ann Young, qu'elle remplaça dans un petit rôle que celle-ci ne pouvait accepter. L'autre jour, pour le film *Caravane* (dans lequel Loretta joue le rôle que tiendra Annabella dans la version française), Eric Charell avait besoin d'une fillette qui ressemble à Loretta enfant. On ne put trouver que sa jeune sœur, Georgiane, âgée de 9 ans. Et grâce à la ressemblance de famille, Georgiane est devenue elle aussi actrice de cinéma — ce qui en fait quatre dans la famille, car il y a encore une autre sœur qui joue sous le nom de Sally Blane.

Été, été. — Le soleil bat son plein à Hollywood, où le long été a déjà commencé à rendre presque intolérable la température dans les studios. Voici la première mésaventure estivale qu'on nous rapporte : ayant eu un jour de repos au cours de *Baby Take A Bow*, nouveau film de Harry Lachman, Claire Trevor passa la journée à se reposer dans son jardin. Elle s'assoupit, et deux heures plus tard, en s'éveillant, le soleil lui avait tant bruni la peau, qu'elle ne pourra pas paraître à l'écran avant quinze jours — car il n'est pas de maquillage qui puisse supprimer un coup de soleil.

Privilage. — On tournait une scène de *Thank You Stars*, où le chef d'orchestre Ben Bernie fait ses débuts au cinéma. C'était une scène de radio-diffusion, et chacun sait que nul ne peut fumer devant les micros de la radio. Pourtant, Bernie fumait. Lorsque le metteur en scène Wesley Ruggles voulut le faire arrêter, Ben refusa — et pour défendre sa position il lui montra une photo de l'intérieur des studios de T.S.F. de la National Broadcasting Company, à New-York, où le chef d'orchestre a gagné sa grosse gloire. Au mur, une pancarte, où on lisait : "Défense de fumer — exception faite pour Ben Bernie". Et on le verra fumer dans la scène.

Expérience. — Oliver Marsh, cameraman de Lubitsch pour *La veuve joyeuse*, n'est pas un novice. Il connaît à fond son sujet : c'est lui qui fut l'opérateur de la version muette du film avec Mae Murray et John Gilbert, et avant ça il avait déjà tourné une fois *La veuve joyeuse* en deux bobines, à l'époque héroïque du cinéma.

Un club extraordinaire. — Celui des amis de Robert Montgomery, de Calcutta (Indes anglaises). Au lieu de payer une cotisation, les admirateurs de Montgomery, membres de ce club dont tous les adhérents doivent être écrivains amateurs ou professionnels, doivent écrire chaque mois un conte ou un article consacré à leur vedette préférée et susceptible de mieux répandre sa gloire.

La phobie d'Ann Harding. — La jolie et talentueuse étoile Ann Harding ne peut supporter la couleur orange. La vue de cette couleur la rend physiquement malade. Aussi toutes ses robes doivent-elles éviter la plus légère suggestion de la couleur orange. Mais dernièrement, une amie d'enfance, de passage à Hollywood, insista pour voir l'Exposition annuelle des oranges, événement d'importance dans la région — et Ann dut l'y emmener. Ce fut une des expériences les plus pénibles de toute la vie d'Ann Harding.

UNE HEUREUSE INITIATIVE

Il existe bien à Paris deux ou trois clubs cinématographiques qui chaque semaine projettent un film particulier qu'ils font suivre de débats publics. Mais il faut avouer que ces clubs sont pour ainsi dire corporatifs, et qu'en tout cas ils ne sont fréquentés que par des gens qui vivent du cinéma.

C'est pour cela que nous appelons une heureuse initiative celle que vient de prendre MM. Ribadeau-Dumas et Jean-Marc Lévy, co-directeurs du cinéma Falguière.

Nous avons rendu compte, dans un précédent numéro, du succès qu'avait remporté la soirée consacrée au cinéma fantastique. Ce succès, comme nous le disions, a été tel que la Direction a décidé de faire de ces spectacles d'avant-garde le programme quotidien du Falguière.

Les huit premiers jours de ce genre de spectacle furent une répétition de cette soirée du fantastique, et tous les soirs, pendant 8 jours, des fanatiques allèrent applaudir Marianne Oswald.

Le sex appeal au cinéma succéda au fantastique. Les extraits de *L'Ange bleu*, *La rue sans joie*, *Lady Lou*, *Erotikon*, etc. et les danses extraordinaires de Barbara La May obtinrent tant de succès que le spectacle prévu pour huit jours, fut prolongé d'une semaine.

Et si le fantastique, si le sex appeal, qui furent l'objet de ces spectacles attirèrent tant de monde on peut prédire un succès encore plus considérable pour les prochaines séances.

En effet, l'humour, la politique, l'art nègre, le comique, le réalisme, le populisme auront successivement la vedette à l'écran et sur la scène du Falguière.

L'humour nous revaudra des extraits de l'inoubliable *Million dollars legs*, chef-d'œuvre du film burlesque américain, des scènes des films des Marx *Brothers*, de *International Folies*, de *A nous la liberté* et de bien d'autres encore. Nous croyons savoir, d'autre part, que l'humoriste Bétové apportera à ces scènes, l'écot de ses dons de parodie.

Nous tiendrons nos lecteurs au courant de la composition des programmes suivants, car, répétons-le, nous tenons à encourager cette heureuse formule de propagande cinématographique.

UN HOMME OCCUPÉ

Albert Préjean, qui tourne actuellement le rôle principal de *La crise est finie*, sous la direction de Robert Siodmak, voudrait bien se reposer un peu... Mais il se demande avec inquiétude quand il pourra réaliser ce rêve modeste : prendre huit jours de vacances.

Qu'on en juge : son contrat actuel le tient jusqu'au 10 juin. Le 11, il commence avec Kurt Bernard : *L'or dans les rues*, jusqu'au 5 juillet. Le 6 juillet, sans prendre le temps de respirer, il tourne sous la direction de Max Glass (le réalisateur de *La garnison amoureuse*) : *Pension d'artistes*. Aussitôt après, il tourne un film dont le titre n'est pas encore choisi, avec Milakowsky, le metteur en scène de *Dactylo se marie*.

Et Préjean soupire — Aller au bord de la mer... Faire le lézard huit jours sur la plage... Ou aller à la pêche...

La vie des vedettes n'est pas toujours drôle.

UNE HISTOIRE DE MARSEILLE

C'est Paul Ollivier qui la conte, avec son accent savoureux, entre deux prises de vues de *Tartarin de Tarascon*.

— Quand Raymond Bernard a voulu m'engager pour jouer l'armurier Cos-

tecalde, il m'a demandé si j'étais réellement du Midi, parce qu'il ne voulait dans son film que des Méridionaux authentiques.

— Si je suis du Midi ! que je lui ai répliqué. Je suis de Marseille !

Et, pour bien le lui prouver, je lui ai apporté le lendemain mon extrait de naissance, que j'avais eu soin de froter d'ail auparavant. Ainsi, il a été convaincu.

— Mais, ai-je demandé, qu'est-ce que vous me ferez vendre dans ma boutique d'armurerie ?

— Des revolvers, naturellement, des fusils, des carabines...

— Et vous appelez ça un armurier du Midi ! Sachez, Monsieur, qu'à Marseille les armuriers ne vendent pas de ces joujoux bons pour les gens du Nord. A Marseille, un armurier digne ce de nom vend des canons, Monsieur, des tanks ou des cuirassés ! Mais des revolvers, je vous demande un peu ! Et des fusils ! Pourquoi pas des arcs ou des sarbacanes ?

Et le brave Ollivier était indigné, rétrospectivement.

ÉTROITE COLLABORATION

On ne doit pas s'étonner de la nouvelle qui court dans les milieux cinématographiques. Marcel Pagnol, champion du théâtre cinématographique, aurait fait appel à l'œuvre d'un homme qui a fait beaucoup parler de lui en tant que défenseur du film en trois, quatre ou cinq actes. Nous voulons dire Pierre Wolff. Marcel Pagnol aurait, en effet, l'intention de tourner *L'Ecole des amants*, avec Jean Servais comme interprète principal.

Gageons que les deux... dramaturges s'entendront très bien.

JIMMY WALKER, ARTISTE DE CINÉMA

Jimmy Walker, l'ancien maire de New-York (d'illustre mémoire) aurait signé, avec un manager anglais, un contrat de 500.000 dollars.

Il serait la vedette de plusieurs films qui seraient tournés dans un studio anglais. En outre, Jimmy Walker devrait paraître en personne sur la scène pour présenter ses films ; et le cachet pour chaque film serait de 150.000 dollars.

On pense à ce qui aurait été offert à Stavisky s'il était encore en vie, pour faire du cinéma !

DERNIÈRE HEURE

— Bach et Monique Bert seront les vedettes de *Sidonie Panache*, qui sera réalisé en deux parties : *Sidonie Panache* et *Chabichou*.

— Après trois mois de travail en extérieurs, Jean Benoît Lévy et Marie Epstein sont rentrés du Maroc où ils tournaient *Itto*.

— C'est à Rome qu'est tourné *Déchéance*, le film tiré par Benno-Vigny d'*Odette*, de Victorien Sardou. On sait que Francesca Bertini et Samson Fainzilber en sont les principaux interprètes.

— Danièle Darrieux et Suzanne Dehelly sont les partenaires d'Albert Préjean dans *Finie la crise*.

— *Crainquebille*, le film de Jacques de Baroncelli, vient de remporter un fort beau succès à l'Academy-Théâtre de Londres.

Dans notre prochain numéro commencera notre grande enquête :

Ce qu'« ils » pensent du Cinéma.

DACTYLO SE MARIE

FILM RACONTÉ

Jean MURAT Paul Derval Marie GLORY Simone
Armand BERNARD Jules Fanfarel Mady BERRY Thérèse
André BERLEY Bloch

Le très riche et très jeune banquier Paul Derval a trouvé en sa dactylo la femme de ses rêves et il l'a épousée. En bons jeunes mariés, c'est sur la Côte d'Azur qu'ils décident de faire leur voyage de noces. Désireux de passer quelques semaines de parfait bonheur, de tranquillité, d'oubli des affaires, Paul ne laisse son adresse à personne. En même temps qu'il se mariait, son fidèle secrétaire Jules Fanfarel, prenant exemple sur son patron, convoitait également en juste noces avec Thérèse une grosse boulangère, grognon, près de ses sous, mais le cœur sur la main.

Tout marchait donc comme sur des roulettes, quand un beau jour Paul vit un huissier monter sur son yacht ; que signifiait cette plaisanterie ?

— Que faites-vous ici ? demanda-t-il.

— Je viens saisir tout ce qui appartient à Paul Derval. Et après d'amples explications, Paul, ahuri, comprit qu'ayant totalement délaissé la lecture des journaux et n'ayant pas laissé son adresse il n'avait pu apprendre que sa banque était tombée en faillite par suite d'un krach formidable d'un établissement de crédit néerlandais.

Paul et Simone se trouvent ainsi dans la rue, sans un sou en poche, elle en robe du soir, lui en habit. Que faire ? Comment retourner à Paris ? Seule la providence peut les sortir de là. En effet, Paul se rappelle tout à coup qu'il avait loué une voiture avec son chauffeur. Sans un sou de plus que tout à l'heure en poche, ils montent dans la voiture et se font conduire à Paris.

Pendant ce temps, à Paris, Jules s'était démené pour rejoindre son patron, et du train qui le mène dans le midi, il aperçoit, sur la route, l'auto dans laquelle se trouvent Paul et Simone. Un coup de sonnette d'alarme... le train stoppe... le chef de train lui fait payer une contravention pour absence de motif valable... Jules, venu pour aider ses patrons, se trouve ainsi lui aussi sans argent. Mais peu importe, il a retrouvé ses patrons et ils font la route ensemble pour Paris.

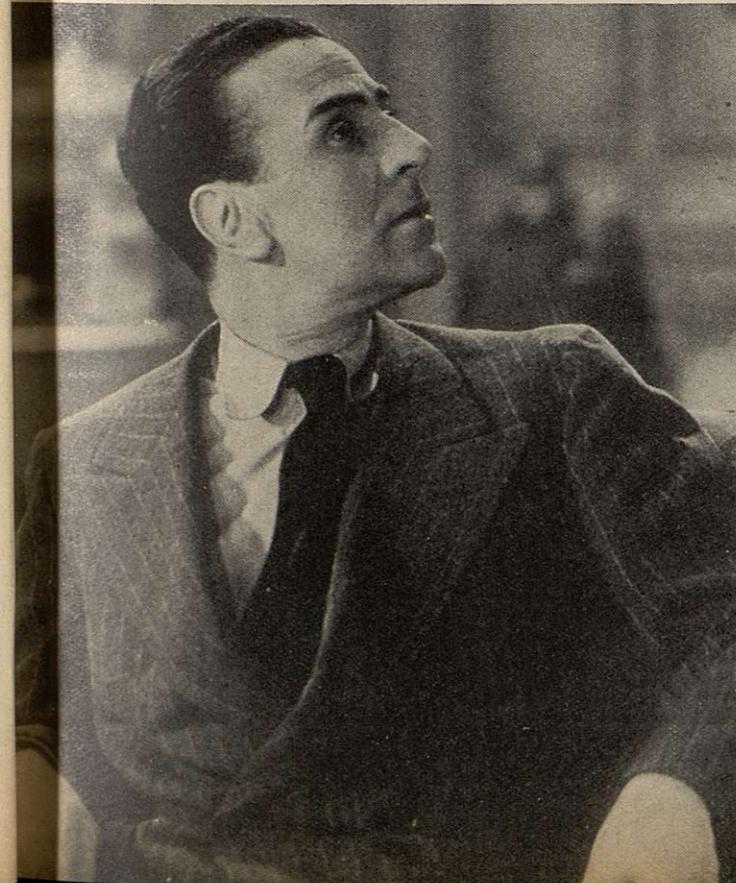
Pourtant, le voyage est long, et la faim commence à tirer l'estomac de Simone. A la tombée de la nuit, ils arrivent devant un château où est donnée une grande réception. Simone et Paul sont en tenue de soirée, pourquoi se gênaient-ils, on les prendra pour des invités ; et en effet ils se trouvent quelques instants plus tard devant un copieux buffet sans que personne ne les ai suspectés. Jules, de son côté, ne s'entoure pas de principes. Apercevant une veste de smoking accrochée à une patère, il s'en empare et pénètre dignement dans les salons de réception ; le buffet, comme de juste, l'attire tout particulièrement et il déguste force sandwiches ; profitant de son ivresse et le prenant pour un riche industriel, deux canailles lui font signer un contrat sous la fallacieuse promesse d'un bénéfice de quatre cent mille francs. Jules s'en va tout heureux ; il arrive devant l'auto, et son ivresse le mettant sur le terrain des confidences, il avoue au chauffeur que ni lui, ni son patron, n'ont un sou pour le payer. Et le chauffeur ne trouve rien de mieux à faire que de conduire ses clients au commissariat de la région où Simone et Paul goûtent enfin, ô ironie, une nuit de repos. Le lendemain matin Thérèse avertie par un coup de téléphone, accourt pour sauver son Jules, son « Zizi » comme elle l'appelle.

Enfin, tout le monde se retrouve à Paris. Mais Paul, qui comptait, pour se renflouer, sur ses amis, ne rencontre que des refus. Simone devant cette désastreuse situation, entreprend de chercher du travail. Elle se présente à un certain M. Bloch, gros financier de la capitale, qui l'engage mais exige d'elle qu'elle l'accompagne le soir même dans une boîte de nuit ; Simone heureuse de trouver un emploi, accepte. Elle rentre chez elle à une heure du matin. Son mari l'a attendue jusque-là, et coléreux, soupçonneux, entre dans une grande colère : — Ah ! je reconnais bien là tes procédés, dit-il... Tu m'as conquis de la même façon... Voilà à quoi on s'expose en épousant sa secrétaire...

Profondément vexée, Simone s'en va sans que son mari cherche à la retenir ; elle va se réfugier chez Thérèse et Jules. Mais le lendemain, une lettre apprend à Thérèse que son mari, par le contrat qu'il a signé un jour de soulerie (on s'en souvient !) perd la somme de quatre cent mille francs. Ruinés... Thérèse met son mari à la porte. Jules va retrouver Paul et tous deux, célibataires, vont à Londres où celui-ci, grâce à un ami, a trouvé une petite situation. En peu de temps, il fait des affaires d'or. Faisant un voyage à Paris, il apprend que c'est grâce à Simone que la banque Bloch et Cie lui a fait faire de brillantes affaires. Comment ne pas pardonner à Simone, d'autant qu'elle ne l'a jamais trompé, et d'autant surtout qu'elle vient de mettre au monde un superbe enfant. D'autre part, le dollar ayant changé de cours, la perte de quatre cent mille francs que devait subir Jules se traduit même par un léger bénéfice et Thérèse lui tombe à nouveau dans les bras.

La paix et le bonheur régneront maintenant sur les deux couples.

Georges COLMÉ.



LES FILMS DE LA SEMAINE

SORREL ET SON FILS



A droite : H.-B. Warner

Interprété par H. B. Warner, Margo Grahame et Hugh Williams
Réalisation de Jack Raymond

C'est l'histoire d'un homme qui sacrifie tout à l'existence de son fils qu'une mère frivole lui a laissé sur les bras. Pour pouvoir l'élever, il fait les plus basses besognes. Etant engagé un jour comme portier, ses capacités lui valent l'estime de son patron dont il devient bientôt l'associé. Son fils d'un autre côté, devient un chirurgien réputé. Sorrell va pouvoir enfin être heureux. Mais son fils, à la suite d'une opération très délicate, risque une infection du sang, on l'opère ; pendant qu'il attend anxieusement le résultat,

il fait la connaissance de Molly, dont son fils est amoureux. Dès sa guérison, il les unit, mais tous ces événements ont épuisé sa santé, et peu de temps après la mort vient l'arracher aux souffrances d'une vie âpre et tourmentée. Pour la première fois, sur les traits de Sorrell, apparaît un reflet paisible et calme que la vie n'avait pas su leur donner... Le film se déroule dans une atmosphère de lourdeur qui est voulue par le scénario, mais tout, découpage, mise en scène, montage, est réalisé avec un soin extrême. H. B. Warner interprète de façon magistrale le rôle de père Sorrell. Son masque énergique, franc, noble, traduit à merveille les sentiments d'émotion et d'abnégation de son personnage.

L'ONCLE DE PÉKIN



Armand Bernard et Janine Merrey

Interprété par Armand Bernard, Janine Merrey, Pierre Brasseur et Jean Dax
Réalisation de Jacques Darmont

Antoine Robichon est employé chez Edgar Pinson, éditeur de musique. Il aime Suzy la gentille dactylo de M. Pinson, mais pour l'épouser il lui faut dix mille francs. Comment il réussira à se procurer cette somme? C'est bien simple. M. Pinson hérite avec plusieurs personnes d'un château, mais il voudrait en être le seul propriétaire. Antoine lui propose, contre la somme de 10.000 francs, de se déguiser en mandarin chinois, faisant ainsi croire le château hanté. Tous les

locataires effrayés, prennent la fuite, et Edgar Pinson reste seul dans le château. Antoine touche le fruit de son imagination. Heureux il peut enfin épouser Suzy. On pense bien que c'est aux scènes du château hanté que Jacques Darmont a donné le plus d'importance faisant de ces scènes d'épouvante une suite de gags tout à fait comiques ; deux ou trois effets sont même très ingénieux. Il est pourtant évident que ce scénario a été fait pour Armand Bernard, et que par suite on a attaché beaucoup plus d'importance à la mise en valeur de cet artiste qu'à la qualité de la mise en scène. Armand Bernard est assez comique par lui-même pour que nous n'ayons pas à nous plaindre de cela.

L'OR



Roger Karl et Brigitte Helm

Interprété par Pierre Blanchar, Brigitte Helm, Roger Karl et Rosine Derean
Réalisation de Ch. Hartl et Serge de Poligny

Nous ferons paraître dans notre prochain numéro le scénario romancé de *L'Or*. Inutile donc d'en donner ici le résumé.

C'est une tâche bien difficile que celle qui consiste à tenir un public en haleine avec une histoire à la Jules Verne, mais basée sur une fausse idée, et contenant un certain nombre d'invéraisemblances et surtout d'illogismes. Charles Hartl, aidé de Serge de Poligny pour la version française, l'a pourtant pleinement réussie. Son film est tout en puissance et certaines scènes particulièrement celles qui ont

pour cadre la formidable usine sous-marine où l'on fabrique le métal précieux, ont une beauté et une ampleur qui vous déconcertent. On sent par le luxe des décors et par leur variété, que les plus grands moyens techniques et financiers ont été mis à la disposition du metteur en scène. L'interprétation, elle aussi, est très riche (en qualité, bien entendu!) Brigitte Helm, dans des toilettes magnifiques, fait des apparitions fascinantes, mais c'est Pierre Blanchar dont le rôle est, en longueur, beaucoup plus important, qui remporte un succès personnel considérable et combien justifié. Le son et la photo sont parfaits d'un bout à l'autre, et le montage de la deuxième moitié du film est remarquable.

GALLANT LADY

Interprété par Ann Harding, Clive Brook et Otto Kruger
Réalisation de Gregory La Cava

Avec sensibilité, avec émotion, Gregory La Cava nous conte un sujet très poignant, très humain. C'est l'histoire d'une femme qui met au monde un enfant qu'elle a eu d'un homme mort par accident. Elle est recueillie par un chirurgien déchu qui lui trouve un emploi et en fait une femme convoitée dont lui-même est amoureux. L'enfant de cette femme a été adopté par un homme très riche

et veuf qui voudrait épouser sa mère. Malgré les intrigues d'une pimbèche et grâce au sacrifice du chirurgien, la mère et le père adoptif se trouveront unis autour de l'enfant. Le film comporte bien d'autres complications mais elles sont exposées avec cette clarté qui vous familiarise d'emblée avec chaque personnage. Le dialogue très spirituel, convient bien aux remarquables interprètes que sont Ann Harding, intelligents, étrangement attirante, Clive Brook, spirituel et sympathique et Otto Kruger, toujours aussi maître de soi.

COURRIER DES LECTEURS

Iris répond ici gratuitement, chaque semaine, à toutes questions qui lui sont posées, concernant le monde et l'activité cinématographiques

Sa Sainteté.

Que d'honneur! Que d'honneur! Vraiment, vous me gênez, Je redresse la tête, car grande est ma fierté Mais êtes-vous bien sûr que j'aie tant mérité?

(Copyright Iris, droits de traduction réservés pour tous pays. Ah! mais!) La violence de votre jugement est mille fois justifiée par le navet-radis dont vous me parlez. Et quand on pense que ce film est passé en Amérique! On frémit à l'idée que les Américains ont pu croire que c'est là tout ce dont nous sommes capables!

Jeune premier. — Les temps sont changés! Du temps de Corneille on nous eut appelé : jeune présomptueux! N'attendez pas trop longtemps avant d'envoyer votre lettre ; la personne en question pourrait partir plus tôt que vous ne le pensez. Norma Shearer, qui est la femme du Directeur de production de la M.G.M., n'a jamais tourné que pour le compte de cette firme. Elle apparaît en ce moment sur l'écran de l'Elysée-Gaumont.

Luigi Veccia. — Je vois, très cher, que vous n'avez pas lu le premier numéro hebdomadaire de *Ciné-Magazine*. En réponse à une enquête, Pierre Blanchar donnait des conseils à ceux qui veulent faire du cinéma ; écoutez ses sages paroles, vous ne pourrez qu'en tirer profit. Je vous donne quand même l'adresse des trois plus grands studios parisiens : G.F.F.A., 35, rue du Plateau (Paris), Pathé-Natan, 6, rue Francœur (Paris), Paramount, 7, rue des Réservoirs, à Joinville.

Jean de Nîmes. — Vous prétendez être de Nîmes, mais vous... rôdez ailleurs! (Je vous signale modestement que j'ai fait une astuce). 1° Florelle, après avoir tourné *Liliom*, son dernier film, se repose actuellement en attendant de nouveaux contrats. Pour Berval, je ne puis non plus vous répondre autre chose non plus. Pas de secrétaires. 2° Fi des secrétaires ; on n'est jamais si bien servi que par soi-même. (J'ai beau être modeste, j'ai tout de même l'impression de n'avoir pas trahi la confiance que vous avez mise en mon esprit).

Jean Taeymans. — J'ai lu avec intérêt votre réponse. Voici l'adresse des Films Tobis : 44, avenue des Champs-Élysées, Paris (8°).

Adoratrice du... sunlight. — On aura tout vu... On aura tout vu... comme dit Dranem dans les *Sœurs Hortensia*. Harry Baur a fait beaucoup de théâtre avant de devenir un des meilleurs artistes de cinéma actuels ; et croyez-moi, très régulièrement. Il est veuf depuis plusieurs années ; il a été aussi frappé de la disparition de son fils. Nous avons des photos de tous les artistes de cinéma : pour le format carte-postale, elles se vendent par dix unités, mais il existe aussi un format 18x24 à raison de 3 francs pièce.

Dickie. — Dis qui tu es! Pierre Richard-Will a toujours été blond, même dans le grand jeu. Il a joué à l'Odéon, mais n'en fait plus partie depuis longtemps. Il n'a jamais été Alsacien, à moins que Bayonne, où il est né, ne soit située à l'est de la France ; j'en doute ; il vous suffira d'ailleurs de regarder la plus petite carte de France pour constater qu'un Bayonnais n'a jamais été Alsacien.

Mi amor : Ramon. — Tout de même, les lecteurs, cette exigence. Il va falloir maintenant que je sois polyglotte... Se va la vida... Ne pleurez pas, toute belle notre prochain numéro comportera de

nombreuses photos de Ramon Novarro dont un film : *Le chat et le violon*, avec Jeanette Mac Donald, doit sortir à Paris. Je doute qu'il vienne à Paris cette année, et je le regrette, car j'ai pu apprécier, pour lui avoir longuement parlé toutes les qualités de cœur de cet être d'élite ; il est la simplicité même! Buster Crabbe est brun, Lily Damita blonde, Adrienne Ames a les cheveux noirs, et Rosine Derean d'un blond foncé. Marcelle Chantal est tout ce qu'il y a de brune.

Lilas blanc. — Je me dépêche de vous répondre, vous vous fanez si vite! Jean Galland est marié à Germaine Dermoz ; ils ont deux enfants ; voici leur adresse : 9, rue Saint-Romain, à Paris (6°).

Momie. — Vous par exemple, j'avais tout le temps de vous répondre ; mais je ne remets jamais au lendemain ce que... (air connu). Georges Pecllet tient un rôle important dans le *Billet de mille*. Clark Gable avait effectivement un rôle important dans *Vol de nuit*. C'est la première fois, dans *New-York-Miami*, qu'il a joué avec Claudette Colbert ; la plupart de ses films ont été doublés.

Grand homme. — Enfin, voilà au moins un correspondant qui n'est pas trop modeste. A propos, c'est peut-être de moi qu'il parle, ce qui ne m'étonnerait pas du tout, vu que je me connais. J'ai transmis vos lettres aux destinataires. Je ne pense pas que la réponse mettra plus de vingt-six ans, trois mois, quatre jours à vous parvenir.

Admiratrice d'André Lefaur. — On ne peut pas vous en vouloir, n'est-ce pas? Des goûts et des couleurs... Voici la distribution complète du *Bal* : André Lefaur, Germaine Dermoz, Danièle Darrieux, Wanda Gréville, Marguerite Piery et Pierre de Guingand. Ce film est sorti il y a environ un an et demi. Le dernier film d'André Lefaur est *La femme*

idéale, d'André Berthomieu et son prochain film sera *L'Aristo*, du même metteur en scène. Il joue (André Lefaur, pas le metteur en scène) actuellement au Théâtre de Paris, dans la pièce de Jacques Deval, Tovaritch, avec Elvire Popesco.

Nous rappelons à nos lecteurs que pour une période indéterminée "*Ciné-Magazine*" offre à ses nouveaux abonnés d'un ANNEE PRIME consistant en 3 VOLUMES d'une valeur de 12 francs chaque.

Chaque abonné recevra, dès réception de sa souscription une liste de 5 titres dans laquelle il choisira 3 volumes que nous lui adresserons immédiatement.

ABONNEZ-VOUS !

Pierre Nerin. — Aucun des acteurs dont vous me parlez n'a été en Amérique. Mais le cinéma français est en ce moment bien représenté par Charles Boyer, Annabella, Danièle Parola, André Berley et Pierre Brasseur qui tournent la version française d'un film anglais. Pierre Brasseur et Charles Redgie jouaient également dans *Le Congrès s'amuse*. Lilian Harvey est également en Amérique actuellement ; elle viendra en France à l'expiration de son contrat.

IRIS.

On demande un homme très capable, d'expérience, honorabilité indiscutable connaissant à fond les questions de vente, transport et location de films.

Inutile écrire si on ne peut justifier de références de premier ordre au point de vue connaissances et probité, Ecr. M. CHEVERT, ab. P. O. P., 32, rue Étienne Marcel, Paris.

Gardez votre visage jeune... Conserved your contour net... Empêchez votre corps de vieillir...

ces avantages vous sont assurés par les traitements Scientifiques et les Préparations "Orestorin" du

D^R ORESTE SINANIDE (de Londres)

Spécialiste pour le Rajeunissement Anc. Méd. Chef d'Electrothérapie de l'Hôpital Militaire Horton Ancien Méd. Chef de la Clinique de Physiothérapie d'Epson

La présentation de votre carte de visite, avec cette annonce, vous donne droit à une démonstration gratuite. Veuillez fixer rendez-vous.

LONDON, 53, Sloane Street (Tél. Sloane 7308)
PARIS, 100, A. des Champs-Élysées (Tél. Elysées 33-00) | CANNES, Hôtel Miramar.

CINÉ-MAGAZINE

**DEUX PLACES
A TARIF REDUIT**

**Ce billet est valable du 1^{er} au 7 juin 1934
Sauf les samedi, dimanche et jours de fête**

NE PEUT ÊTRE VENDU

BON A DÉCOUPER



Ann Harding

PROGRAMME DES CINÉMAS DE PARIS

pour la semaine du 1^{er} au 7 Juin 1934

Les salles précédées du signe O donnent un spectacle permanent.
Les salles précédées du signe ■ acceptent nos billets à tarif réduit.

1^{er} ARRONDISSEMENT

O STUDIO UNIVERSEL, 31 av. Opéra.
Gallant lady.

2^e

O CINEAC, 5, bd des Italiens.
Actualités, Dessins animés.
O CINE-OPERA, 32, av. de l'Opéra.
Liliom.

O CINEPHONE, 6, bd des Italiens.
Actualités, Dessins animés.

O CORSO-OPERA, 27, bd des Italiens.
O GAUMONT-THEATRE, 7, b. Poissonnière

O IMPERIAL-PATHE, 29, Bd Italiens.
Lady for a day (vers. or. s.-t. franç.)

LES MIRACLES, 100, rue Réaumur.
Un cœur... deux poings.

O MARIVAUX-PATHE, 15, bd Italiens.
Cessez le feu.

OMNIA-PATHE, 5, bd Montmartre.
Non communiqué.

O PARISIANA, 27, bd Poissonnière.
Le Danubé Bleu.

O REX, 1, boulevard Poissonnière.
Les clefs du paradis.

3^e

BERENGER, 49, rue de Bretagne.
O KINERAMA, 37, bd Saint-Martin.

MAJESTIC, 31, boulevard du Temple.
PALAIS DES ARTS, 325, r. St-Martin.

■ PALAIS DES FETES, 8, r. aux Ours.
Rez-de-chaussée :
La valse du Bonheur. 1^{er}, Ciboulette

4^e

O CYRANO, 40, boulevard Sébastopol.
HOTEL-DE-VILLE, 20, rue du Temple.

SAINT-PAUL, 73, rue Saint-Antoine.
Mélodie oubliée.

Masque de Lourdes.

5^e

CLUNY, 60, rue des Ecoles.
Back Street et Le Million.

■ MESANGE, 3, rue d'Arras.
MONGE, 34, rue Monge.

Ciboulette, Fanatisme.
PANTHEON, 13, r. Victor-Cousin.

Bedtime story.
SAINT-MICHEL, 7, pl. Saint-Michel.

Chanteuse de cabaret.
URSULINES, 10, rue des Ursulines.

Les sans-soucis.

6^e

BONAPARTE, 76, rue Bonaparte.
La soirée de Miss Stanhope.

■ DANTON, 99, bd St-Germain.
Les Requins du Pétrole.

PARNASSE-STUDIO, 11, r. J.-Chaplain.
Fermé.

RASPAIL, 91, boulevard Raspail.
REGINA-AUBERT, 155, r. de Rennes.

Incognito.

7^e

CINE-MAGIC, 22, 28, av. M.-Picquet.
La femme idéale.

Gd CINEMA AUBERT, 55, av. Bosquet.
LA PACODE, 59 bis, r. de Babylone.

La rue sans nom.
RECAMIER, 3, rue Récamier.

La Femme idéale.
SEVRES, 80 bis, rue de Sèvres.

STUDIO MAGIC-CITY, 178, r. Univers.

8^e

CINEMA CH.-ELYS., 188 av. Ch.-Elys.
La Croisière Jaune.

CLUB D'ARTOIS, 45, rue d'Artois.
La ferme du péché.

COLISEE, 38, av. Champs-Élysées.
Lac-aux-Dames.

ELYSEE-GAUMONT, 79, av. Ch.-Elysées.
Quand une femme aime.

ERMITAGE (Club des Ursulines).
New-York. Miami.

LORD-BYRON, 122, av. Ch.-Elysées.
Sorrell et son fils.

O MADELEINE, 14, b. de la Madeleine.
Tourbillon de la danse.

O MARIGNAN-PATHE, 27, av. Ch.-Elys.
L'Or.

O PEPINIERE, 9, rue de la Pépinière.
■ STUDIO DIAMANT, pl. St-Augustin.

Calvaire de Cimiez.
WASHINGTON-PALACE, 14, r. Magellan.

Broken dreams.

9^e

AGRICULTEURS, 8, rue d'Athènes.
La soirée de Miss Stanhope.

AMERICAN-CINEMA, 23, bd de Clichy.
O APOLLO, 20, rue de Clichy.

Wonder bar.
ARTISTIC, 61, rue de Douai.

Profession d'Ann Carter.
O AUBERT-PALACE, 24, bd Italiens.

Au bout du monde.
O CAMEO, 32, bd des Italiens.

Soupe au canard.
O CINE-ACTUALITES, 15, Fg-Montm.

Actualités, Dessins animés.
O CINE-PARIS-MIDI, gare St-Lazare.

Actualités, Dessins animés.
EDOUARD-VII, 10, rue Edouard-VII.

Little women.
CAITE ROCHECHOUART.

LE LAFAYETTE, 9, rue Buffault.
Voilà Montmartre. Fanatisme.

O MAX LINDER-PATHE, bd Poissonn.
Sans soucis.

O OLYMPIA, 28, bd des Capucines.
L'oncle de Pékin.

O PARAMOUNT, 2, bd des Capucines.
Jeunesse.

ROCHECHOUART-PATHE, 66, r. Roch.
Voilà Montmartre. Fanatisme.

■ ROXY, 65 bis rue Rochechouart.
Cavalcade.

STUDIO GAUMARTIN, 25, r. Caumart.
Fermé.

O THEATRE COMEDIA, 47, bd Clichy.
King-Kong.

10^e

O BOULVARDIA, 42, bd. B.-Nouvelle.
O CARILLON, 30, bd Bonne-Nouvelle.

O CHATEAU-D'EAU, 61, r. Chât-d'Eau.
Knock. Masque de l'autre.

O CRYSTAL-PALACE, 9, r. la Fidélité.
O EL Dorado, 4, bd de Strasbourg.

Adieu les copains. La valse du bonh.
EXCELSIOR-PATHE, 25, r. E.-Varlin.

Voilà Montmartre. Fanatisme.
FOLIES-DRAMATIQUES, 40, r. Bondy.

Autour d'une évasion.
LE GLOBE, 17, Fg Saint-Martin.

Fanatisme.
LOUXOR, 170, boulevard Magenta.

Voilà Montmartre. Fanatisme.
PALAIS DES GLACES, 37, Fg Temple.

La Femme idéale. Matricule 33.
O PARIS-CINE, 17, bd de Strasbourg.

La Maternelle.
■ PARMENTIER, 156, av. Parmentier.

O PATHE-JOURNAL, 6 bd Saint-Denis.
Actualités, Dessins animés.

O SAINT-DENIS, 8, bd Bonne-Nouvelle.
Ne sois pas jalouse. La forêt en feu.

TEMPLE-SELECTION, 77, Fg Temple.
J'étais une espionne.

TIVOLI 14, rue de la Douane.
Mélodie oubliée. Masque de Lourdes.

11^e

ARTISTIC-CINEMA, 45 bis, r. R.-Lenoir.
Les Requins du Pétrole. Lady Lou.

BASTILLE-PALACE, 4, bd R.-Lenoir.
Criminel. Simone est comme ça.

BA-TA-CLAN, 50, bd Voltaire.
Blanc et le noir. Conzague.

CASINO NATION, 2 bis, av. Tailleb.
La chienne.

CINE-MAGIC, 72, rue de Charonne.
O CINE-PARIS-SOIR, 5, av. République.

EXCELSIOR, 105, av. la République.
IMPERATOR, 113, rue Oberkampf.

LE ROYAL, 94, avenue Ledru-Rollin.
PALERMO-CINEMA, 101, bd Charonne.

Kaspa. Mon cœur balance.
SAINT-SABIN, 27, rue Saint-Sabin.

TEMPLIA, 18, faubourg du Temple.
Le repentir.

VOLTAIRE-AUBERT-PALACE, r. Roq.
Incognito.

12^e

DAUMESNIL-PALACE, 216, av. Daum.
LYON-PATHE, 12, rue de Lyon.

Voilà Montmartre. Fanatisme.
NOVELTY, 29, avenue Ledru-Rollin.

RAMBOUILLET, 12, r. de Rambouillet.
Le mauvais garçon. Cantique d'amour.

REUILLY-PALACE, 60, bd de Reuilly.
En bordée. Chanteuse de cabaret.

TAINÉ-PALACE, 14, rue Tainé.

13^e

CINEMA DES BOSQUETS, 60, Donrémy.
Mélodie oubliée. Masque de Lourdes.

CINEMA DES FAMILLES, 141, Tolbiau.
Celle qu'on accuse. La chat. du Liban.

EDEN des COBELINS, 57, av. Gobelins.
Les Bleus du Ciel. Captive.

ITALIE, 174, avenue d'Italie.
Chanteuse de cabaret.

■ JEANNE D'ARC, 45, bd St-Marcel.
ROYAL-MONCEAU, 40, rue de Lévis.

O ROYAL-PATHE, 37, av. de Wagram.
La jeune fille d'une nuit.

STUDIO DE L'ETOILE, 14, r. Troyon.
Symphonie inachevée.

STUDIO des ACACIAS, 45 b. r. Acacias.
Rêve à deux. Virginité.

THEATRE des TERNES, 5, av. Ternes.
Château de rêve. La valse du bonh.

VILLIERS-CINEMA, 21, rue Legendre.
Châtelaine du Liban. Celle qu'on acc.

14^e

CASINO MONTPARNASSE, 35, r. Gaité.
Adieu les copains.

CINEMA DENFERT, 24, pl. D.-Rocher.
Casanova.

O DELAMBRE-CINEMA, 11, r. Delamb.
Le grand soir.

CAITE-PALACE, 6, rue de la Gaité.
MAINE-PALACE, 95, av. du Maine.

Chanteuse de cabaret. Il est charm.
MAJESTIC-BRUNE, 224, rue Vanves.

MONT-PARNASSE, 3, rue d'Odessa.
La Femme idéale.

MONTROUGE, 73, avenue d'Orléans.
Mélodie oubliée. Masque de Lourdes.

OLYMPIC, 10, rue Boyer-Barret.
J'étais une espionne.

ORLEANS-PALACE, 100-102 b. Jourd.
Back Street.

PERNETY-PALACE, 46, rue Pernet.
RASPAIL-216, 216, boulevard Raspail.

Tessa.
SPLENDIDE, 3, rue La Rochelle.

Une faible femme. Chanteuse de cab.
TH. MONTROUGE, 70, av. d'Orléans.

Les 2 canards. Chanteuse de cabaret.
UNIVERS, 42, rue d'Alsia.

15^e

■ CASINO GRENELLE, 86, a. E.-Zola.
CINE CAMBRONNE, 100, r. Lecourbe.

La Couturière de Lunéville.
CINE FALGUIERE, 12, r. A.-Moisant.

CONVENTION, 29, rue Alain-Chartier.
Mélodie oubliée. Masque de Lourdes.

FOLIES-JAVEL, 109 bis, r. St-Charles.
Nid de voleurs. Mlle Nitouche.

GILBERT, 115, rue de Vaugirard.
GRENELLE-PATHE, 122, r. du Théâtre

Miquette et sa mère.
GRENELLE-PALACE-AUBERT, a. E.-Z.

Incognito.
LECOURBE-PATHE, 115, r. Lecourbe.

La Femme idéale.
MACIQUE, 204-206, r. la Convention.

Chanteuse de cabaret.
NOUVEAU THEATRE, 273, r. Vaugir.

Le Harpon rouge. Trois pour cent.
PALAIS-CROIX-NIVERT, 55, r. C.-Niv.

ST-CHARLES-PATHE, 72, r. St-Charles.
La Femme idéale.

16^e

ALEXANDRA, 12, rue Czernoviz.
AUTEUIL-BON-CINEMA, 40, r. Fontain.

Le Loup-garou.
■ GRAND-ROYAL, 83, av. Gde-Armée.

Une idylle au Caire.
EXELMANS-CINEMA, 14, bd Exelmans.

Grock et Fanny.
MOZART-PATHE, 51, rue d'Auteuil.

La jeune fille d'une nuit.
FALLADIUM, 83, r. Chard-Lagache.

FORTE ST-CLOUD-PALACE, 17, r. Gudin.
Le masque de l'autre.

REGENT, 22, rue de Passy.
THEATRE RANELAGH, 5, r. Vignes.

VICTOR-HUGO-PATHE, 65, St-Didier.
L'homme invisible. Krakatoa.

17^e

EATIGNOLLES-CINEMA, 59, Condam.
Fanatisme. Voilà Montmartre.

GRANTECLER, 76, avenue de Clichy.
Poil de Carotte. Enlevez-moi.

CLICHY-LEGENDRE, 128, r. Legendre.
CLICHY-PALACE, 49, av. Clichy.

Les sans-soucis.
COURCELLES, 118, r. de Courcelles.

Sweepings.
DEMOURS, 7, rue Demours.

Paquebot de luze. L'adieu au drap.
EMPIRE, 41, avenue Wagram.

La Reine Christine.
GLORIA-PALACE, 106, av. de Clichy.

LE CARDINET, 112 bis, r. Cardinet.
LUTETIA-PATHE, 31, av. de Wagram.

MAILLOT, 74, av. Grande-Armée.
La mari garçon.

PRINTANIA, 32, rue Brochant.
ROYAL-MONCEAU, 40, rue de Lévis.

O ROYAL-PATHE, 37, av. de Wagram.
La jeune fille d'une nuit.

STUDIO DE L'ETOILE, 14, r. Troyon.
Symphonie inachevée.

STUDIO des ACACIAS, 45 b. r. Acacias.
Rêve à deux. Virginité.

THEATRE des TERNES, 5, av. Ternes.
Château de rêve. La valse du bonh.

VILLIERS-CINEMA, 21, rue Legendre.
Châtelaine du Liban. Celle qu'on acc.

18^e

O ACORA, 64, boulevard de Clichy.
BARBES-PALACE, 34, bd Barbès.

Fanny.
CAPITOLE, 6, rue de la Chapelle.

Voilà Montmartre.
CAILLON, 120, boulevard Rochechouart.

GAUMONT-PALACE, place Clichy.
MARCADÉ-PALACE, 110, r. Marcadet.

Mélodie oubliée. Masque de Lourdes.
METROPOLE, 86, av. de Saint-Ouen.

Voilà Montmartre. Fanatisme.
MONCEY, 4, rue Pierre-Ginier.

MONTCALM, 124, rue Ordener.
MOULIN-ROUGE.

Le train de 8 h. 47.
MYRHA-CINEMA, 36, rue Myrha.

Champignol malgré lui.
NOUVEAU-CINEMA, 124, rue Ordener.

Têtes brûlées.
ORDENER, 77, rue de la Chapelle.

Jofroi. Le gendre de M. Poirier.
■ ORNANO-PALACE, 34, bd Ornano.

Ciboulette.
ORNANO, 43, bd Ornano.

PALAIS-ROCHECHOUART, 56, bd Roch.
Mélodie oubliée. Masque de Lourdes.

PETIT CINEMA, 124, av. de St-Ouen.
SELECT, 8, avenue de Clichy.

La jeune fille d'une nuit.
STEPHENSON, 18, rue Stephenson.

■ STUDIO FOURMI, 120, bd Rochech.
A nous la liberté.

STUDIO 28, 10, r. Tholozé. Marc. 36-07.
Soupe au canard.

19^e

AMERIC, 14, avenue Jean-Jaurès.
BELLEVILLE-PALACE, 25, r. Belleville

Chanteuse de cabaret. La pouponnière
CINEMA-PALACE, 140, rue de Flandre.

FLANDRE-PALACE, 29, r. de Flandre.
■ FLOREAL, 13, rue de Belleville.

OLYMPIC, 136, av. Jean-Jaurès.
La prison en folie. Au pays du soleil.

PALACE-SECRETAN, 1, av. Secrétan.

Le Gérant : COLEY.

RENAISSANCE-CINEMA, 12 av. J.-Jaur.
RIALTO, 7, rue de Flandre.

■ SECRETAN-PALACE, 55, r. de Meaux

20^e

ALCAZAR, 6, rue du Jourdain.
Neiges sanglantes. Vautours.

AVRON-PALACE, 7, rue d'Avron.
BAGNOLET-PATHE, 5, r. de Bagnolet.

■ COCORICO, 128, bd de Belleville.
Le loup-garou.

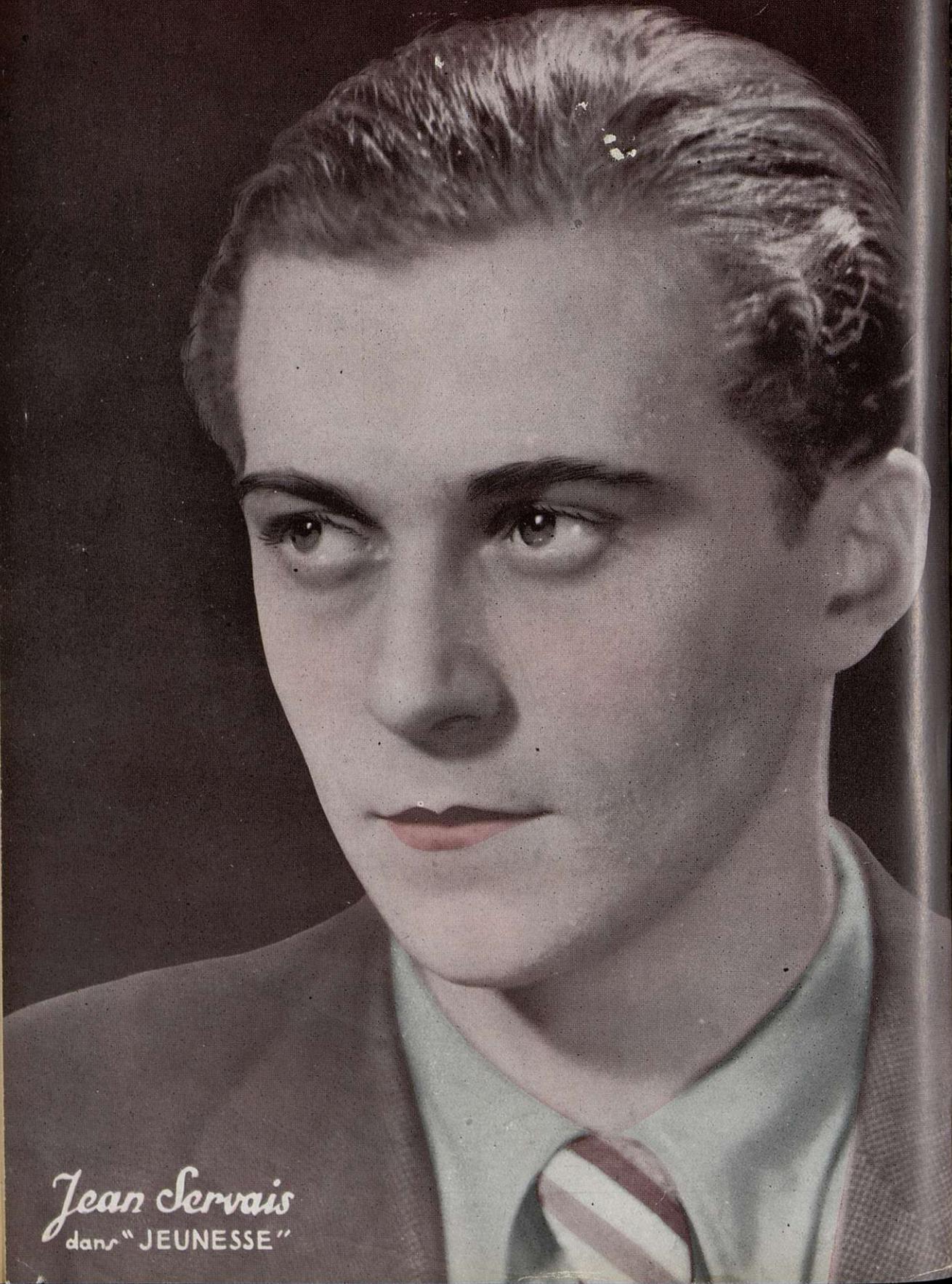
DAVOUT-PALACE, 73, bd Davout.
FAMILY-CINE, 81, rue d'Avron.

CINÉ MAGAZINE

31 MAI 1934

1 fr. 50

TOUS LES JEUDIS



Jean Servais
dans "JEUNESSE"